

**Contribution à l'étude psychologique
de la puberté
à l'aide du test de Rorschach**

*Thèse pour le Doctorat de l'Université
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris
par*

N. SCHAPIRO-POLLACK

Licenciée-Es-Lettres de l'Université de Paris

Contribution à l'étude psychologique de la puberté à l'aide du test de Rorschach

*Thèse pour le Doctorat de l'Université
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

par

N. SCHAPIRO-POLLACK

Licenciée-Es-Lettres de l'Université de Paris

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

AVANT-PROPOS

Dans cette thèse nous nous proposons d'étudier expérimentalement, au moyen du test de Rorschach, les retentissements psychiques de la puberté.

Nos sujets sont des enfants des deux sexes âgés de 12 à 15 ans. Toutes les expériences ont été faites à Paris et à Riga (Lettonie) dans les années 1934 — 1935.

L'exposé des résultats acquis au cours de ces recherches fait l'objet principal de cette étude. En outre, nous avons trouvé nécessaire de la faire précéder d'une courte analyse de la fonction perceptive, afin de mettre en évidence le principe essentiel qui se trouve à la base de la méthode poursuivie. La description détaillée de la méthode de Rorschach et de son mode d'application s'imposait à nous, du fait que l'ouvrage allemand de l'auteur est inaccessible au lecteur français. Dans nos conclusions nous faisons un effort pour relier les résultats auxquels nous avons abouti avec ceux fournis par la psychologie moderne de la puberté.

Signalons que nous n'avons pas pu épuiser un grand nombre de problèmes qui se rattachent indirectement au sujet que nous étudions. En particulier, nous laissons de côté l'ensemble des problèmes théoriques soulevés par la méthode de Rorschach.

Avant d'entrer dans le vif de notre sujet nous tenons à exprimer notre vive gratitude à M. le professeur Piéron qui a bien voulu nous guider dans notre travail, et à M. le professeur Wallon qui a bien voulu accepter

d'être notre président de thèse. Nous ne devons pas oublier non plus d'adresser un remerciement aux directeurs et directrices d'école auprès desquels nous avons toujours trouvé le plus aimable accueil.

INTRODUCTION

La méthode du psychodiagnostic de Hermann Rorschach utilisée au cours de nos recherches expérimentales relatives à l'étude des retentissements psychiques de la puberté, est basée sur une libre interprétation par le sujet d'une série expérimentalement fabriquée de taches d'encre.

Dans le chapitre consacré à la description de la méthode le lecteur aura l'occasion de suivre pas à pas la voie qui conduit des données brutes de l'interprétation au psychodiagnostic subtil et différencié de la personnalité.

Mais avant d'aborder l'objet propre de notre étude il nous paraît indiqué de préciser le principe essentiel se trouvant à la base de la méthode suivie.

Dans ce but commençons par définir du point de vue psychologique l'épreuve à laquelle nous soumettons nos sujets.

Elle consiste dans l'interprétation par le sujet des impressions visuelles successivement perçues, provenant d'une suite déterminée de formes fortuites. C'est la nature du test proposé — taches d'encre irrégulières et impécises — qui décide du fait, que, quelle que soit l'attitude subjective du sujet à l'égard de l'épreuve imposée, il s'agit toujours de l'interprétation et non de la perception dans le sens restreint de ce terme. (Disons tout de suite que de nombreux sujets — pédants et mélancoliques par exemple — sont loin d'avoir la cons-

cience du fait qu'on leur demande d'interpréter quelque chose dépourvu de signification univoque; ceux-ci déterminent le contenu des taches proposées sans admettre la possibilité qu'on puisse éventuellement y voir quelque chose de différent).

Nous appuyons fortement sur cette distinction malgré le fait que dans la suite nous prendrons soin de l'effacer, afin de mettre mieux en évidence un des caractères essentiels de notre épreuve, à savoir le fait que cette dernière n'implique pas une solution qui serait la seule valable, la seule exacte; c'est ainsi que laissant une libre marche à l'initiative du sujet, elle favorise la manifestation spontanée de sa personnalité. Cependant il serait faux d'affirmer que les taches d'encre du test ne suggèrent aucune forme : elles n'imposent pas une forme déterminée, mais elle en impliquent plusieurs, en potentiel, voudrait-on dire. Dans la terminologie de l'école de la « Gestalt » on aurait pu dire que ce sont des « schwache Gestalten » (formes faibles), mais tout de même « Gestalten ». La preuve est que, comme on le verra dans la suite, les mêmes interprétations se répètent avec plus ou moins de constance chez un grand nombre de sujets.

La question de principe qui se pose, celle que nous voudrions éclaircir à présent est la suivante : peut-on prétendre pénétrer la structure individuelle de la personnalité dans toute sa complexité, en se basant sur l'étude des formes individuelles du comportement perceptif à l'égard d'une suite d'impressions visuelles, produites par une série de taches d'encre à significations multiples et comme telles indéterminées?

Pour être à même de répondre à cette question il

faut d'abord préciser le rôle qui revient à la perception dans l'ensemble des fonctions psychiques de la personnalité. Il faudra ensuite faire un effort pour comprendre le processus psychologique d'interprétation dans ses rapports avec celui de la perception.

« Les perceptions constituent des modalités réactionnelles résultant d'un jeu de facteurs, dont les actions antagonistes se composent, se renforcent ou se neutralisent suivant leur sens propre. Parmi ces facteurs il en est de purement psychologiques, que l'on peut mettre en évidence en procédant à un isolement convenable; il en est qui résultent de l'expérience acquise, il en est qui répondent à des tendances générales du comportement. » (1)

L'analyse des facteurs physiologiques du processus perceptif pose un ensemble de problèmes fort complexes, dont l'étude déborderait les limites de ce travail et aussi de nos connaissances. Nous nous bornerons donc à faire un effort pour comprendre le phénomène de la perception, en tant qu'une des formes du comportement individuel.

Sous ce rapport les points suivants de la définition citée ci-dessus attirent notre attention :

Chaque perception individuelle est une réaction complexe à l'égard d'un complexus psycho-physiologique extérieur. Cette dernière peut être caractérisée comme une « réponse globale à une situation d'ensemble », qui « est régie au premier chef par l'attitude générale, cette esquisse statique d'une conduite, et, quand l'attitude change, la perception change bien souvent

(1) H. Piéron « Les problèmes de la perception et la psychophysiologie ». Année Psychol., 1926, pp. 17-18.

aussi, qu'il s'agisse de réactions sensorielles proprement dites ou de réactions nettement intellectuelles... » (1)

L'acte perceptif paraît donc être déterminé dans sa forme et dans son contenu par l'objet perçu d'une part, par le sujet qui perçoit, c'est-à-dire par l'ensemble des facteurs individuels inhérents à la personnalité, de même que par son attitude mentale momentanée de l'autre. La psychologie moderne conçoit la perception non pas comme un acte mécanique, isolé, un genre de réflexe automatique ou bien une somme de sensations, mais elle y voit une forme du comportement intellectuel et affectif, dont la moindre manifestation est le reflet de la personnalité totale.

L'image du monde reflétée par l'art et le langage dit Cassirer, et construite par la perception ajouterions-nous, « ne dépend pas seulement de la nature de l'objet, mais aussi de notre propre nature... elle ne reproduit pas un dessin déjà donné dans l'objet, mais... elle implique l'acte primitif qui crée le modèle. Elle n'est donc jamais une simple copie, elle est l'expression d'une force créatrice originale ». Les images, et avec elles les perceptions, ne sont donc pas « de simples enregistrements passifs, mais des actes de l'esprit. » (2)

Le fait que la fonction de la perception, comme celle du langage par exemple, est sujette à une automatisation progressive au cours du développement individuel ne contredit point la constatation précédente; il signifie simplement que la majorité des actes perceptifs d'un individu à un instant donné cessent d'être « les actes de

(1) *Ibid*, p. 20.

(2) H. Cassirer, « Le Langage et la Construction du Monde des Objets ». « Journ. de Psych. », 1933, p. 19.

l'esprit » proprement dit pour se réduire à une utilisation de plus en plus stéréotypée des clichés préexistants en tant que résidus des expériences antérieures. Mais sur cette base automatisée sur laquelle repose la presque totalité de notre activité perceptive habituelle, se greffent les actes perceptifs individualisés, originels qui sont eux de véritables « actes de l'esprit » pour se servir encore une fois de la même expression. Ces actes ont lieu chaque fois que le sujet doit faire face à une situation nouvelle à laquelle ne suffit pas l'adaptation exclusivement biologique, chaque fois qu'il se trouve devant un problème nouveau à résoudre.

La structure et le contenu de ce qui constitue les fondements automatisés, solidifiés en savoir de notre comportement perceptif, de même que la fréquence, la nature et le niveau intellectuel des actes perceptifs vraiment nouveaux sont individuellement différents; ils sont fonction du type et du niveau intellectuel, de la culture personnelle, du milieu social, des conditions extérieures y compris la nature du stimulus, pour ne citer que les plus importants parmi les facteurs en jeu.

Ces considérations nous amènent à la conception de différents niveaux et de différentes formes du comportement perceptif; ceux-ci étant déterminés par l'ensemble des facteurs psycho-physiologiques individuels qui sont à la base de toutes les activités de l'individu, d'autre part par la nature, l'importance et la difficulté du stimulus actuel, bien entendu pour autant qu'il s'agit d'un comportement perceptif adapté à la réalité.

Ces deux facteurs complexes du processus perceptif — sujet et objet — sont en réalité fusionnés en une unité globale, se prêtant difficilement à une dissociation.

C'est seulement par abstraction, en analysant un acte perceptif déterminé ou bien en variant la nature de l'objet qu'on arrive à entrevoir les rôles respectifs du sujet et de l'objet dans un ensemble perçu donné.

Avec ceci nous passons à la seconde question, que nous nous sommes proposés d'envisager, à savoir les rapports entre le processus de la perception et celui de l'interprétation.

L'interprétation paraît être, de même que la perception, une forme du comportement individuel à l'égard des impressions provenant du monde extérieur. Elle est déterminée dans sa forme et dans son contenu en premier lieu par la personnalité de l'individu, de même que, jusqu'à un certain degré, quoique moindre que la perception, par la nature (*Beschaffenheit*) de l'objet à interpréter. Les deux sont des formes individuellement variables d'adaptation aux questions posées par la réalité à notre psychisme.

Mais si la perception nous paraît être une « synthèse immédiate et profonde » (Piéron) de la situation d'ensemble qui s'impose à nous comme telle, l'interprétation peut être comprise comme un processus d'adaptation progressive du sujet à un complexe psycho-physiologique extérieur. Ce dernier variant en durée et en intensité dans des limites très larges suivant l'individualité du sujet qui interprète et la nature de l'objet d'interprétation, il paraît impossible de délimiter strictement l'une par rapport à l'autre le processus de la perception et celui de l'interprétation.

Ils apparaissent différents, voire opposés si l'on prend en considération leurs manifestations extrêmes : par exemple la perception d'un visage familier et l'in-

interprétation des formes changeantes et irrégulières des nuages. Mais plus on s'éloigne de ces cas extrêmes, plus on voit que ces deux modes de réaction loin de s'opposer, s'entremêlent et se combinent dans chaque acte isolé, au point que dans un grand nombre de réactions il est difficile de déterminer le rôle respectif de chacun.

Pourtant pour comprendre l'interprétation dans ses formes multiples, il paraît nécessaire de faire la différence entre l'interprétation en tant qu'attitude subjective et l'interprétation en tant que fait objectif, imposé par la nature de l'objet. Ces deux processus qui vont habituellement de pair, peuvent néanmoins dans certains cas se délimiter nettement l'un par rapport à l'autre. Nous voulons dire que l'action d'interprétation n'implique pas nécessairement la conscience de cette dernière. La réaction de l'interprétation peut être imposée par la nature de l'objet, sans que le sujet s'en aperçoive, sans qu'il ait besoin de se rendre compte du fait qu'il interprète. C'est à ce processus que nous avons songé en faisant remarquer que, quelle que soit l'attitude subjective du sujet à l'égard de l'épreuve des taches d'encre, nous sommes objectivement toujours en présence d'un processus d'interprétation.

On peut parler d'une interprétation qui s'impose au sujet, lorsque la structure, ou plutôt le défaut de structure, du complexe psycho-physiologique extérieur ne permet pas une aperception instantanée en tant qu'une synthèse immédiate et profonde. Dans la terminologie des psychologues de la « Gestalt » on pourrait aussi dire que ce dernier ne possède pas les caractères de la « Gestalt », ce que cette école appelle « Praegnanz ». C'est ainsi que s'offrant d'abord au sujet en tant qu'objet de

la perception, il se transforme ensuite en raison de sa nature particulière en celui de l'interprétation. Les éléments de cet ensemble complexe auquel le sujet doit réagir, paraissent être disparates n'étant pas réunis sous l'hégémonie de la « Gestalt », qui les engloberait, en faisant d'eux une unité perceptive complexe et structurée qui s'imposerait au sujet comme une donnée immédiate de la perception.

La nature de l'objet peut donc imposer au sujet, dans une certaine mesure bien entendu, l'une ou l'autre de ces deux modalités réactionnelles : perceptive ou interprétative. Mais, si dans le comportement perceptif on est encore en droit de parler d'une hégémonie, quoique limitée à un degré individuellement variable, de la « Gestalt », c'est le facteur de la personnalité qui paraît être décisif lorsqu'il s'agit du processus de l'interprétation.

On s'aperçoit que de ce point de vue on ne peut non plus trancher net entre la réaction perceptive et la réaction interprétative; le passage de l'une à l'autre se produit par degrés insensibles et on pourrait aller jusqu'à dire que dans chaque perception il y a une part d'interprétation et inversement que chaque interprétation se ramène en dernier lieu à une perception.

Résumons ce qui précède :

Nous avons compris la perception comme un processus psychique complexe qui met en jeu tout un ensemble de facteurs physiologiques et affectivo-intellectuels dans un but d'adaptation du sujet aux situations d'ensemble qui se présentent à lui; plus étroitement la perception peut être définie comme une assimilation des complexus

psycho-physiologiques récents aux complexes analogues déjà éprouvés.

De ce point de vue l'interprétation apparaît à l'analyse comme un cas particulier de la perception. En tant qu'attitude subjective, cette dernière peut être comprise comme une perception dans laquelle le processus intra-psychique d'assimilation entre les impressions récentes et les complexes psycho-physiologiques déjà éprouvés, est perçu consciemment par le sujet.

Nous avons aussi dit que la réaction d'interprétation s'impose au sujet, sans qu'il ait nécessairement besoin d'en prendre conscience, lorsque le défaut de la structure d'un ensemble donné ne permet pas une aperception instantanée en tant qu'une synthèse immédiate et profonde de ce dernier. C'est au facteur « personnalité » qu'échoit le rôle décisif dans cette modalité réactionnelle.

Notre épreuve rentre dans cette dernière catégorie, en tant qu'une expérience de psycho-diagnostic, basée sur l'étude des modalités individuelles de la perception d'une suite déterminée de taches d'encre. En tenant compte de la distinction graduelle et non foncière entre la perception et l'interprétation, on dira qu'objectivement cette expérience nous met toujours en présence d'une réaction d'interprétation par le fait même que les taches présentées au sujet ne lui imposent pas leur contenu, car elles ne l'ont pas jusqu'au moment où le sujet le crée par l'acte subjectif et personnel d'interprétation. Ce dernier porte donc nécessairement l'empreinte de celui dont il émane.

Par ce fait notre test paraît remplir une des conditions fondamentales de toute expérimentation scien-

tifique, si l'on pense avec William Stern, que le but de cette dernière est d'atteindre « la spontanéité au sein de la réactivité d'une expérience » (1).

En effet, dans sa réaction au teste de Rorschach « Die Versuchsperson muss... die *Vieldeutigkeit* der Aufgabe durch spontan *auslesende* Tat vereindeutigen » (2), suivant l'expression de Stern. Il est bien entendu, dit le psychologue allemand, que dans ce contexte la sélection signifie aussi bien le choix conscient, que l'attitude inconsciente des forces intérieures. Et, encore une fois, dans cette sélection, consciente ou inconsciente, intervient et se reflète, comme dans toute forme du comportement, perceptive ou non, la personnalité totale.

Si l'on adopte le point de vue, suivant lequel la personne ne peut réagir à une situation d'ensemble autrement que par la mise en jeu de tout l'ensemble de ses facteurs affectifs et intellectuels, en s'exprimant, comme nous espérons avoir réuissi à le montrer, dans chacun de ses actes perceptifs et encore davantage dans chacun de ses actes interprétatifs, on est en droit de conclure que l'épreuve de Rorschach, dans certaines conditions expérimentalement déterminées, peut révéler la structure personnelle du sujet.

(1) W. Stern, «Allgemeine Psychologie auf personalistischer Grundlage», Erste Lieferung, Haag 1935, Verl. Martini Nijhoff, p. 84.

(2) W. Stern, *Ibid.*

CHAPITRE PREMIER

I. LE TEST.

Le matériel du test est composé de dix planches qui se suivent dans un ordre déterminé de sorte qu'elles forment une série achevée. Chaque planche a l'aspect d'une tache d'encre aux contours bizarres et irréguliers sur fond blanc. La forme, de même que la composition des couleurs et des nuances de la tache diffèrent d'une planche à l'autre. Toutes les taches sont symétriques à quelques détails insignifiants près.

1. La première planche est entièrement noire, quoique nuancée. Elle est aisée à interpréter dans son ensemble qui fournit facilement des réponses de forme et des réponses kinesthésiques.

2. La seconde planche contient du noir et du rouge; les deux couleurs s'entremêlent et se confondent en partie. Elle donne lieu à un plus grand nombre de réponses kinesthésiques que la première planche.

3. Dans la troisième planche on rencontre de nouveau le noir et le rouge, mais cette fois-ci les deux couleurs sont nettement délimitées présentant des figures

individuelles, difficilement associables dans une interprétation globale.

Les quatre planches suivantes sont entièrement noires, de formes variées, dont chacune est caractérisée par quelques traits spécifiques.

4. La quatrième planche agit non seulement par sa forme, mais aussi, et même plus, par le jeu des nuances du noir et du gris d'intensité différente. Elle se prête facilement à une interprétation globale.

5. La cinquième planche, d'un noir peu nuancé, a la forme la plus définie par comparaison à toutes les autres, de sorte qu'elle évoque chez la majorité des sujets normaux la représentation d'une chauve-souris. L'impression globale qu'elle produit peut rester la même indépendamment du sens dans lequel on l'envisage.

6. La sixième planche doit être reconnue comme la plus difficile, car l'expérience montre qu'elle offre le plus de difficultés à l'interprétation. Elle est celle qui provoque plus fréquemment que les autres l'inhibition ou l'arrêt des associations, pouvant aller parfois jusqu'au refus de donner une réponse.

7. Le trait spécifique de cette planche est la grande figure blanche intercalée dans la figure noire ou plutôt grise nuancée.

Les trois dernières planches sont multicolores.

8. Les couleurs de la huitième planche (rose, orangé, bleu et gris nuancés) sont harmonieuses. La forme relativement précise des parties latérales (interprétées fréquemment comme « ours ») adoucit l'impression subite produite par les couleurs et facilite ainsi l'interprétation. Chez les adultes elle donne souvent lieu aux ré-

poses globales, fait beaucoup moins fréquent chez les enfants.

9. La neuvième planche peut produire une impression-choc par son ensemble peu harmonieux de couleurs vives et tranchantes. Elle contient entre autre une figure intermédiaire, plus clair que le reste, très nette.

10. Cette dernière planche a un aspect tout particulier. Composée de plusieurs taches symétriques, de couleurs vives, mais non criardes, elle produit en règle générale une impression harmonieuse et réjouissante. L'interprétation globale y est un phénomène rare, surtout chez les enfants.

Les dix planches de la série ont été choisies par Rorschach parmi un grand nombre d'autres, car l'expérience répétée au cours de plusieurs années a montré que la série décrite ci-dessus paraît être la plus adaptée au but du diagnostic. C'est que ces formes, dites fortuites, ne sont pas prises tout à fait au hasard, mais remplissent certaines conditions jugées indispensables.

Les formes ne doivent pas être trop complexes, car cela entraînerait une complication considérable dans l'évaluation des facteurs. La disposition relative de différentes parties de chaque tableau doit suivre certaines règles de la rythmique spatiale: dans le cas contraire l'interprétation, dit l'auteur, est souvent refusée par le sujet avec la motivation que ce ne sont que de « simples taches » sans signification. Les planches doivent être symétriques à quelques détails et nuances près. L'expérience montre que de nombreux sujets refusent l'interprétation des taches d'encre asymétriques. Il faut signaler toutefois que la symétrie des taches présente certains inconvénients, par exemple en rendant les inter-

prétations plus stéréotypées. Mais, , dit Rorschach, ce défaut est compensé par les faits que voici : la symétrie crée les mêmes conditions pour les gauchers que pour les droitiers; elle facilite la tâche aux personnes inhibées et renfermées, et provoque enfin, plus facilement l'interprétation des scènes complexes.

Et enfin, la dernière condition se rapporte au choix des couleurs, à leur disposition de même qu'à l'ordre de succession des planches colorées et des planches noires, qui sont réglés par un but, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir plus tard.

En résumé il faut conclure que la série des dix planches de Rorschach constitue un tout complexe, un ensemble indissociable répondant à certaines exigences et conditions suggérées par l'expérience. Cela ne veut pas dire qu'on ne puisse pas atteindre des résultats satisfaisants avec une série autre que celle de Rorschach. Au contraire, l'auteur considèrerait comme favorable sinon indispensable la vérification et le contrôle de ses résultats au moyen d'une série parallèle. Mais celle-ci devrait être constituée dans des conditions analogues pour que les résultats obtenus puissent être comparés à ceux de Rorschach. Du vivant de l'auteur, sous sa direction, son collaborateur Behn-Eschenburg a élaboré une nouvelle série dont il se servait lors de ses expériences sur les enfants (1).

Depuis lors ont été faits, si nous ne faisons erreur, encore trois essais de modification de la série de Rorschach : par Roemer, en vue d'application de la méthode

(1) Behn-Eschenburg, «Psychische Schueleruntersuchungen mit dem Formdeutversuch», Dissertation, Zürich 1921.

pour l'orientation professionnelle (1), par Dora Benjamin et Fraenkel (2), et par Struve (3).

Mais toutes ces séries ne sont pas publiées et ne sont utilisables que par leurs auteurs.

II. PROCEDE D'APPLICATION.

Comment applique-t-on le test?

L'expérimentateur présente au sujet les planches du test séparément l'une après l'autre. La consigne donnée est la suivante : « Qu'est-ce que cela pourrait être? ». Dans le cas d'inhibition de la part du sujet on tâche de provoquer une réponse, prenant soin, toutefois, d'éviter toute suggestion. La forme des questions usuelles posées au sujet est alors : « A quoi cela peut bien ressembler? », « A quoi cela vous fait penser? ».

Le temps d'exposition n'est pas limité : on note les interprétations pour chaque planche présentée, tant qu'elles se suivent. L'interprétation de toute la série achevée, on note le temps total. La durée moyenne de l'examen est de 25 à 30 minutes.

Dans le procès-verbal l'expérimentateur note aussi complètement et fidèlement que possible tout ce que le sujet lui dit : les interprétations données aussi bien que

(1) Roemer, «Psychographische Tiefenanalyse eines Gross-industriellen und seines Stabes», in «Praktische Psychologie», 1922/23, 4.

(2) Dora Benjamin et Fraenkel, «Rorschachs Formdeut-versuch als differentiell-diagnostisches Mittel für Gutachter», in «Aerzt. Sachverständ. Zeitung», 1932, 38, 20.

(3) Struve, «Typische Ablaufsformen des Deutens bei 14-15 jährigen Kindern», Zeitschrift für angewandte Psychologie, 1930.

les commentaires et les expressions spontanées du sujet. Il tient également compte de l'attitude du sujet à l'égard de l'épreuve, de la rapidité avec laquelle les réponses se suivent pour les différentes planches, de l'arrêt possible, plus ou moins prolongé, des association, du degré de l'intérêt et du plaisir que le sujet prend à sa tâche. L'attitude prise par le sujet à l'égard des taches colorées par rapport aux taches noires présente un intérêt particulier. Ceci pour des raisons qui trouveront leur place ailleurs.

Les interprétations données sont notées par l'expérimentateur de deux manières : la réponse verbale exacte se trouve en plus exprimée par certains signes conventionnels, suivant des critères préétablis. Cela nous amène au procédé d'élaboration du procès-verbal que nous exposerons ci-dessous.

III. ELABORATION DU PROCES-VERBAL.

L'élaboration d'un psychogramme comporte deux tâches successives.

La première est de traduire les réponses données par le sujet en formules conventionnelles; la seconde consiste dans la transposition de ces dernières en termes psychologiques.

A. Commençons par la première partie de l'élaboration d'un psychogramme. La question à discuter est la suivante : comment classer et apprécier les réponses données par le sujet au test de Rorschach?

Le principe se trouvant à la base de cette classification est le suivant : c'est la forme et non le contenu de la réponse qui a une importance décisive. Il est bien

entendu qu'en analysant un psychogramme on tient également compte du contenu des réponses, mais les conclusions qu'on peut en tirer cèdent en valeur et en importance aux conclusions que permet de tirer l'analyse formelle du procès-verbal (1). C'est ainsi que la question qu'on se pose en premier lieu n'est pas de savoir ce que le sujet voit dans les planches présentées, mais comment il le voit. Quels facteurs interviennent, respectivement, prédominent dans ses processus perceptifs?

Partant de ce principe Rorschach a introduit et précisé dans son ouvrage une triple analyse de chaque interprétation suivant les trois points de vue que voici :

1) La figure est-elle interprétée comme un tout ou en partie?

2) Qu'est-ce qui a déterminé l'interprétation? Est-ce la perception de la forme seule ou bien le sentiment du mouvement, c'est-à-dire l'élément kinesthésique, ou la couleur de la tache qui ont déterminé l'interprétation donnée?

3) Quel est le contenu de la réponse?

Reprenons chacun de ces points séparément.

1) En se plaçant au premier point de vue on constate qu'on peut interpréter la figure entière en tant qu'un tout global ou bien un détail quelconque de celle-ci sans s'occuper de l'ensemble. Le premier genre de réponses est désigné par Rorschach comme réponses glo-

(1) Nous faisons abstraction ici des suggestions, d'ailleurs très intéressantes, formulées par Rorschach dans sa conférence, faite à la société suisse de Psychanalyse et publiée ensuite dans : « Ztschr. f. Ges. Neurol. u. Psych. ». Année 1923, vol. 82. « Zur Auswertung des Formdeutversuches für die Psychoanalyse ».

bales ou « G », le second : réponses de détail ou « D ». Exemple : la première figure interprétée comme un oiseau ou comme une armoirie est l'exemple d'une réponse globale. La partie médiane de cette même figure interprétée comme le corps humain sera une réponse de détail. Les détails interprétés sont de genres différents : se sont ou bien ceux qui s'imposent spontanément en raison de la disposition des figures dans l'espace ou bien les détails insignifiants — « Dd » — qui n'étant pas limités par la forme même de la tache font l'impression d'être extraits arbitrairement par le sujet. Cette distinction, épineuse pour le débutant, est pourtant d'une grande importance : les réponses de détail sont celles des personnes normales et constituent la majorité des réponses d'un psychogramme, tandis que les « Dd », lorsqu'elles sont relativement nombreuses, présentent un phénomène plus ou moins anormal. Un autre genre de réponse de détail est désigné par Rorschach comme « Do » — détails oligophrènes (= débilité mentale). « Do » signifie ceci : là où la majorité des sujets voient des formes entières, par exemple un homme ou un animal, le sujet interprète seulement une partie quelconque de ceux-ci. Par exemple, l'interprétation banale donnée à la troisième planche est « deux hommes ». On sera en présence d'une « Do », si au lieu d'une interprétation de ce genre le sujet dit qu'il voit la tête ou la jambe ou bien le bras d'un homme, en désignant le membre correspondant de « l'homme ». Ce genre de réponses paraît être caractéristique de la débilité mentale. De là leur dénomination. Signalons entre parenthèses, que

certain auteurs comme Oskar Pfister (1) et tout récemment Loosli-Usteri (2), qui ont fait une série d'expériences avec des enfants anormaux contestent la validité générale de cette constatation.

Comme quatrième et dernier genre de réponses de détail il faut signaler les détails blancs — « Dbl ». — Dans ce cas l'attention du sujet est attirée par l'espace blanc séparant les figures proprement dites et non par celles-ci. Comme exemples de ce genre de réponses on peut citer l'interprétation « Chapeau de Napoléon » dans la figure 7 renversée; « une toupie » — la partie blanche intérieure de la deuxième planche.

Ces différents types de réponses (G, D, Dd, Do, Dbl) peuvent se combiner dans des proportions et compositions variables chez les différents sujets. Leur rapport relatif donne ce que Rorschach a appelé *le type de perception*, exprimé dans la formule G-D-Dd-Do-Dbl, avec une accentuation plus ou moins prononcée d'un de ces différents facteurs. La conclusion qu'on en peut tirer sera envisagée, en discutant la signification de tous les facteurs du test.

2) Comme second point de vue de classification des réponses nous avons signalé le suivant : est-ce la forme seule de la tache ou l'intervention des éléments kinesthésiques ou chromatiques qui ont déterminé l'interprétation.

Les trois aspects des réponses qui en découlent sont :

(1) Oskar-Pfister, « Ergebnisse des Rorsch. Formdeutversuches bei oligophrenen », « Allgem. Ztschr. f. Psych. », 1925, p. 87.

(2) M. Loosli-Usteri. Consulter la bibliographie.

a) Réponses de forme ou « F ».

b) Réponses kinesthésiques ou « K ».

c) Réponses de couleur ou « C ».

a) *Réponses de forme*. Ce sont celles qui sont déterminées uniquement par la forme de la tache. La forme perçue peut être qualifiée comme précise, pour ainsi dire exacte, ou imprécise et mal vue. Le critérium de l'exactitude est, suivant Rorschach, empirique : si la forme est interprétée comme telle par la majorité des sujets, elle doit être considérée comme exacte, même si l'expérimentateur la juge subjectivement fausse. Rorschach a trouvé utile, pour des raisons qui seront exposées dans la suite, de déduire dans chaque cas individuel le pourcentage des formes bien vues, par rapport au nombre total des réponses de forme. Il l'a désigné comme pourcentage de bonnes formes : $F + \%$. Celui-ci varie considérablement suivant le niveau intellectuel de la personne. (Exemples de réponses de forme : Pl. 5 « chauve-souris » ; Pl. 6 « une feuille d'arbre » ; Pl. 4 « peau d'animal »).

b) *Réponses kinesthésiques*. D'après Rorschach il s'agit de réponses kinesthésiques lorsque l'interprétation est déterminée par la perception de la forme accompagnée du sentiment du mouvement. Le sujet voit alors l'objet nommé non pas statiquement, mais en mouvement. Fréquemment il accompagne alors ses paroles par les ébauches du mouvement. (Exemples : Pl. 2 « le nain qui danse » ; Pl. 3 « deux garçons de café qui se saluent »).

Ce phénomène est tout à fait particulier, car il exige de la part du sujet une certaine capacité de création personnelle, faculté productive et non seulement

reproductive de l'intelligence. Cela peut être expliqué par le fait que le mouvement interprété n'est pas impliqué dans les formes du test. C'est le sujet qui le crée. La même forme peut être interprétée d'une façon purement statique ou bien être remplie de mouvement. Par exemple la figure de la Planche 4 peut être interprétée comme un homme sauvage; en donnant cette interprétation on est même tenté d'imiter le mouvement attribué à la figure. D'autre part cette même figure peut être interprétée comme la peau d'un animal, c'est-à-dire d'une manière purement statique. Mais il faut se garder de voir une réponse kinesthésique dans chaque mouvement interprété. Les expressions analogues à « l'oiseau qui vole » ou au « poisson qui nage » ou aux « ours qui montent » ne sont pas des réponses kinesthésiques. Dans les cas analogues l'élément kinesthésique n'a pas contribué à l'interprétation, il n'est qu'ajouté postérieurement, en vertu d'une évocation associative du mouvement donné et non d'un mouvement senti.

c) *Les réponses de couleur.* Ce sont les interprétations qui ont subi l'influence de la couleur de l'image. Rorschach a distingué trois types de réponses de couleur.

I. *Réponses forme-couleur* — « FC » dans lesquelles la perception de la couleur est subordonnée à celle de la forme. C'est cette dernière qui joue le rôle décisif dans la détermination de l'interprétation. (Exemples : Pl. 8 « papillon » (partie médiane rose-orange); Pl. 10 « chenille » (partie verte centrale).

II. Dans le second type de réponses — *couleur-forme* — « CF », c'est la couleur qui est le facteur déterminant et principal de l'interprétation et non pas la forme. Cette dernière est imprécise et mal vue. (Exem-

ples : Pl. 2 « sang » (partie rouge » ; Pl. 9 « feu » (partie orange).

III. Le troisième type est représenté par les interprétations déterminées uniquement par la couleur de l'image avec négligence totale de la forme. Elles sont appelées *réponses-couleur* — « C ». (Exemples : Pl. 8 « ciel » (partie bleu); Pl. 9 « l'herbe » (partie verte).

Les trois types de réponses de couleur peuvent apparaître ensemble ou individuellement dans chaque psychogramme. Leur nombre, types et rapport entre ces derniers constituent un des éléments essentiels du diagnostic.

3) Nous abordons maintenant le troisième et dernier point de vue de l'analyse des réponses, qui est celui du *contenu*. En analysant ce dernier, on peut y déceler, malgré la grande variabilité, certaines catégories d'interprétations. Ce fait permet de systématiser l'analyse du contenu des réponses et de ramener la variabilité de ces dernières à des formules qui peuvent ainsi être plus facilement traduites en termes correspondants du langage psychologique.

Les catégories introduites par Rorschach sont les suivantes :

- a) Formes animales — « A », « Ad ».
- b) Formes humaines — « H », « Hd ».
- c) Plantes — « Pl ».
- d) Paysages — « Pays. ».
- e) Objets — « Obj. ».
- f) Interpr. anatomique — « Anat. ».

Tout ce qui ne rentre pas dans ces catégories doit être noté individuellement. La catégorie des formes animales est en règle la plus nombreuse. Les formes

animales constituent 35 à 50 % des réponses des personnes normales. Ces chiffres varient en fonction de l'intelligence et de l'affectivité du sujet. L'expérience et l'observation ont suggéré à Rorschach l'intérêt que pourrait présenter l'évaluation du pourcentage des formes animales par rapport au nombre total des réponses, comme indicateur de la stéréotypie. Cette notion s'est révélée comme fort utile permettant de diagnostiquer les différentes formes de la stéréotypie normale et pathologique.

Un intérêt particulier s'attache aux réponses dites originales, celles données par au plus un sujet sur cent. Leur pourcentage par rapport au nombre total des réponses constitue ce que Rorschach a désigné comme pourcentage d'originalité « O % ». Ce dernier caractérise l'originalité de l'esprit, la manière personnelle de concevoir et de comprendre les choses. Leur contenu même peut être caractéristique du sujet, de ses occupations et de ses intérêts.

Comme dernière catégorie il faut signaler les réponses banales. Elle n'a pas encore trouvé place dans le livre de Rorschach et fut introduite par l'auteur plus tard (1). Comme banales sont considérées les interprétations fournies par un sixième des sujets. Leur pourcentage, par rapport au nombre total des réponses d'un psychogramme, est l'indice du degré d'adaptation et de participation du sujet à la pensée collective.

On s'aperçoit que l'analyse du contenu des réponses se base aussi non sur tel objet individuel ou tel

(1) Rorschach, «Zur Auswertung des Formdeutversuches für die Psychoanalyse». Zeitschrift für die gesamte Neurologie und Psychiatrie, vol. 82.

autre, tel animal ou telle plante, mais procède en généralisant, en formant des catégories de réponses. Dans la suite on aura l'occasion de voir que ce point de vue, purement formel de l'analyse, est maintenu aussi dans la seconde partie du procédé de l'élaboration, signalé plus haut : transposition des formules conventionnelles d'après les critères fournis par l'expérience, en notions psychologiques.

Avant d'aborder cette seconde partie de notre tâche, résumons dans un tableau les notions acquises précédemment. Cela permettra aussi de se familiariser avec le mode de notation des résultats lors de l'élaboration d'un psychogramme. En voici quelques exemples :

Pl. I. Int. globale — Papillon — GF + AB.

Pl. II » — Deux clowns qui dansent —
GK + HB.

Pl. III. Rouge méd. — Une cravate — DF + Obj.

Pl. III. » latér. — Sang — DCF Sang.

Pl. VIII. Bleu — Ciel — DC Ciel.

Pl. VII. Blanc intém. — Chapeau de Napoléon —
DbIF + Obj.

Pl. X. Vert méd. — Chenilles — DFC + A.

En réunissant et systématisant les réponses exprimées ainsi on arrive à la constitution d'un tableau composé de quatre colonnes, correspondant aux points de vue de l'analyse des interprétations.

Dans la première colonne est indiqué le nombre des réponses globales, réponses de détail,, réponses de détail insignifiant et enfin de réponses de détail blanc.

La seconde colonne contient les nombres respectifs

des réponses de forme, réponses kinesthésiques, réponses forme-couleur, couleur-forme et couleur pure.

Dans la troisième colonne est représenté le nombre des réponses de différentes catégories, suivant le contenu.

Dans la quatrième colonne on lit les pourcentages de bonnes formes, de formes animales, de réponses originales et de réponses banales.

Et finalement la dernière rubrique : Type de perception; Type de caractère, dont nous parlerons plus loin, il est constitué par le rapport des réponses kinesthésiques et des réponses de couleur.

B. Qu'est-ce que signifient tous ces facteurs? Quelles fonctions et caractères psychiques représentent-ils?

C'est à ces deux questions que nous devons répondre maintenant.

Pour rendre plus clair notre exposé, commençons, en les isolant artificiellement, par les facteurs permettant de diagnostiquer l'intelligence. Ce sont G, F %, K, A %, O %, H %, D, rapport entre les G et les D (1).

Qu'est-ce que représentent les G?

Les G sont avant tout l'indicateur de l'énergie disponible des associations, de la tendance consciente ou non vers l'activité complexe, supposant les capacités d'abstraction et de combinaison logique. Celui qui donne un nombre relativement grand de G est celui qui est capable de percevoir le système, l'idée générale sans se perdre dans les détails.

Pour en être capable il faut, suivant Rorschach, disposer d'un grand nombre d'images-souvenirs vi-

(1) Dans la suite nous désignerons les facteurs par leurs signes respectifs.

suelles d'une part et avoir en même temps la présence d'esprit suffisante, permettant d'évoquer à chaque instant donné l'image nécessaire. On trouvera le nombre maximum des réponses globales bien vues chez les personnes à l'esprit philosophique ou scientifique, ou bien chez celles douées d'une imagination créatrice. Des arriérés mentaux n'en ont pas ou presque pas, suivant le degré de leur débilité. Les personnes adultes à l'intelligence normale fournissent, suivant Rorschach, 7 à 10 G; ce chiffre change évidemment en fonction du nombre total des réponses, en constituant environ un tiers de celui-ci. Important est aussi le rapport entre les G et les D. Ces dernières sont les réponses les plus nombreuses dans la majorité des psychogrammes. Le rapport entre les G et les D dépend du niveau d'intelligence, du type de cette dernière et aussi de l'état affectif du sujet. Les G prédominent considérablement, comme on l'a déjà mentionné, chez des personnes à l'esprit abstrait, chez des théoriciens plutôt que chez des praticiens. La proportion tourne à l'inverse chez des individus qui, ayant un esprit pratique et concret, savent plutôt s'adapter aux problèmes et aux exigences de la vie pratique que résoudre ou créer des constructions théoriques. Pourtant celui qui n'a pas du tout de G sera dépourvu de vue d'ensemble et d'initiative. C'est le type de perception et les valeurs absolues des G et des D, qui renseignent là-dessus.

Une autre composante de l'intelligence est exprimée dans le psychogramme par le pourcentage de bonnes formes — F %. Ce dernier représente les fonctions conscientes, formelles de l'appareil psychique : précision des processus perceptifs, capacité de maintenir

constants l'attention et le degré de concentration. Le niveau moyen de F % oscille chez les adultes, normaux au point de vue intellectuel et affectif, entre 80-90 % ; 100 % de bones formes se rencontre seulement chez des pédants ou chez des déprimés. Chez les premiers c'est l'orientation formelle de l'esprit, la pédanterie exagérée qui en est la cause. Le haut F % des **déprimés** est provoqué par le contrôle intellectuel trop sévère de même que le manque de confiance dans leurs propres capacités, qui entravent le libre jeu de leur activité personnelle. Dans les deux cas c'est l'hypertrophie des fonctions conscientes qui produit 100 % de bonnes formes. Mais ce niveau est atteint aux dépens de l'activité productive de la personnalité, ce qui se manifeste dans le psychogramme par la diminution du nombre des réponses globales et des réponses kinesthésiques, de même que par l'abaissement du pourcentage des formes originales et l'accroissement du pourcentage de stéréotypies. Chez l'adulte, le F % inférieur à 75 % est caractéristique de la débilité mentale : il diminue proportionnellement à l'abaisement du niveau intellectuel et aussi sous l'influence des facteurs affectifs.

L'exemple du F % démontre nettement d'une part l'influence des processus affectifs sur le degré d'efficiencia mentale et d'autre part tout ce qu'il y a d'artificiel dans la scission que nous avons introduite provisoirement, isolant « des facteurs qui permettent de diagnostiquer l'intelligence ». On ne soulignera jamais trop que cette dissection n'a qu'un seul but, celui d'introduire un peu de clarté dans notre exposé. Ni l'auteur lui-même, ni ceux qui ont repris et développé ses

idées n'ont la prétention des faire revivre la vieille psychologie des facultés.

Nous avons signalé déjà que le A % (calculé par rapport au nombre total des réponses) peut rendre compte de diverses formes de la stéréotypie normale et pathologique. Réagir à une planche de Rorschach en interprétant un animal, c'est donc la solution la plus facile du problème, car la diversité des formes animales peut d'adapter facilement à la variabilité des contours d'une tache d'encre. Suivant Rorschach les interprétations de formes animales constituent chez l'adulte, en norme, 35 à 50 % du nombre total des réponses. La dépression, la pédanterie, de même que certaines formes de névrose (comme la névrose obsessionnelle par exemple) font croître ces chiffres. Dans ces cas le A % croît parallèlement à F %, ce qui provoque d'autre part la diminution du nombre des G et des K, ainsi que du O %. Par contre, dans le cas d'une intelligence différenciée et productive un haut F % peut aller de pair avec un A % relativement bas. C'est compréhensible si l'on tient compte du fait, que le A % élevé est l'indice d'une certaine rigidité et inertie du caractère et de la pensée. Le fait opposé (A % excessivement bas) est une des manifestations de l'instabilité affective, du manque de constance et de suite dans les pensées et la conduite, dont le degré peut atteindre celui de l'incohérence. L'excès des formes animales peut aussi contribuer au diagnostic de l'arriération mentale ou bien, suivant la constellation de l'ensemble des facteurs, à celui de certaines formes de démence précoce. Au-dessous de 30 à 35 % des

formes animales se rangent seulement les esprits imaginatifs d'une part et les schizophrènes de l'autre.

Au diagnostic de traits de caractère analogues, quoique observés d'un autre point de vue, nous amène l'analyse du O % et du B %. O % est le signe d'une certaine originalité de l'esprit. Mais ici, comme dans le cas de F % et de A % le maximum n'est pas optimum : le O % trop élevé, qu'il s'exprime alors en formes bonnes ou mauvaises, devient l'indice d'une incapacité relative d'adaptation au milieu environnant. Le pourcentage des réponses banales, calculé par rapport au nombre total des réponses, renseigne d'une façon approximative sur le degré de participation du sujet à la pensée collective.

Il nous reste à parler du dernier facteur parmi ceux que nous avons cités comme facteurs d'intelligence. Ce dernier, représenté par le K, est le plus difficile à expliquer et aussi à comprendre. Suivons de près l'idée de Rorschach telle qu'elle est décrite dans son livre : les psychogrammes des personnes d'une intelligence normale sont caractérisés par une ou plusieurs K. Les individus pourvus d'une intelligence inférieure n'en ont pas. Le plus de K ont, comme le prouve l'expérience, les sujets doués, ayant une pensée créatrice et personnelle. Les K sont en proportion directe avec le nombre des G et avec O % ; en proportion inverse avec A %. Dans les conditions d'affectivité équilibrée, le nombre des K est proportionnel à F % ; la dépression et les états maniaques peuvent renverser cette proportion : la dépression améliore les formes, mais diminue parallèlement le nombre des K ; la manie rend les formes plus précises, mais elle peut en même temps

accroître le nombre des K, qui seront alors souvent mauvaises. L'effort conscient de produire les K n'augmente pas leur nombre, tout au plus il se manifeste par les K mal vues. Ces faits paraissent démontrer qu'il y a une liaison quelconque entre les interprétations kinesthésiques et l'intelligence. De quel genre est cette liaison? Sur quoi est-elle basée? A quoi correspond-elle dans l'appareil psychique? Autant de questions que de problèmes irrésolus encore.

Les explications que Rorschach donne à ce sujet sont plutôt des hypothèses que des solutions. Tous les faits signalés plus haut paraissent démontrer aux yeux de l'auteur que les K représentent une composante d'intelligence qui se trouve en rapport étroit avec les processus affectifs. Le fait que cette fonction reste rebelle à notre action consciente permet de supposer que cette qualité psychique se confond d'une manière quelconque avec l'énergie disponible inconsciente, plutôt que consciente de l'appareil associatif. Cette composante, continue Rorschach, ne peut pas être autre chose que la capacité interne de la création personnelle, dont le modèle le plus pur est l'inspiration artistique. En d'autres termes, l'auteur voit dans les K les représentants des éléments introversifs de l'individu.

Il faut se méfier pourtant de ne pas considérer comme jugement de valeur ce que nous venons de dire. Le nombre des K, pris indépendamment d'autres facteurs, ne donne aucun renseignement quant au contenu et à la valeur objective de la création. On peut le trouver égal chez les écrivains, peintres, philosophes, chez des personnes vivant dans le monde subjectif de leurs rêveries et enfin chez les paranoïaques productifs. C'est

seulement en fonction de l'ensemble des facteurs d'un psychogramme, qu'on peut établir leur diagnostic différentiel.

Tous ces facteurs, ou pour se servir de l'expression de Rorschach, toutes ces composantes d'intelligence peuvent atteindre des degrés variables de développement. Mais les chiffres bruts et absolus présentent peu d'intérêt. On ne peut comprendre la valeur et la signification d'une formule numérique quelconque, qu'en la mettant en relation avec toutes les autres et en fonction d'elles. En voulant interpréter un psychogramme, il faut constamment avoir présent à l'esprit l'ensemble. Chaque facteur individuel peut changer de sens suivant le contexte. Et puis les relations ne sont pas si simples qu'on puisse dire qu'à 5 réponses globales, par exemple, correspond tel ou tel quotient d'intelligence, ou à 3 réponses kinesthésiques un degré déterminé de la productivité interne. Non seulement, prises en elles-mêmes, ces valeurs manquent d'intérêt pour le diagnostic, mais on ne peut non plus doser les fonctions et les capacités psychiques qu'elles représentent. Ce n'est que d'une façon générale, qu'on peut parler de la présence ou de l'absence ou bien d'une certaine intensité de la fonction psychique en question, des variations qu'elle subit ou peut éventuellement subir sous l'influence des facteurs affectifs.

C'est le principe fondamental du test, qui constitue son originalité, et peut-être, sa valeur.

Par contre, le niveau du développement de différents facteurs, de même que les proportions dans lesquelles ils se mélangent dans chaque cas individuel

permettent une analyse qualitative assez précise, non seulement de l'intelligence, mais, comme nous le verrons dans la suite, de la personnalité totale.

TEST DE RORSCHACH — TEST DE CARACTERE

En étudiant le problème de la personnalité, telle que le test de Rorschach la fait ressortir, on aborde l'aspect le plus intéressant de ce dernier.

A la base des conceptions caractérologiques de notre auteur se trouvent les notions, introduites récemment dans le langage psychologique, celles de l'introversion et de l'extroversion. Nous tenons à souligner dorénavant que Rorschach traite ces notions d'une façon personnelle, les présentant sous un jour tout à fait nouveau.

Nous ne pouvons pas entreprendre ici l'étude approfondie de l'introversion et de l'extroversion et nous renvoyons le lecteur à la thèse de M. Pearce Bailey « Etude des Types Psychologiques au moyen des Tests » (1), dans laquelle ces problèmes ont reçu une analyse approfondie et intéressante.

Pourtant quelques notions générales, ne seraient-ce que les définitions, sont indispensables avant qu'on étudie la méthode de Rorschach en tant que test de caractère proprement dit.

Les notions de l'introversion et de l'extroversion ont été introduites en psychologie par le docteur C. G. Jung (2), jadis un des collaborateurs de Freud, qui a

(1) Thèse de Paris, 1933.

(2) S. C. Jung, « Psychologische Typen », Zürich, Verl. Rascher.

pris dans la suite une direction divergente de celle suivie par l'école psychanalytique classique.

Renvoyant le lecteur français à la thèse de P. Bailey pour l'étude détaillée de ce problème, nous ne ferons ici que retenir l'idée fondamentale du psychologue suisse.

Au cours de ses études médicales et psychologiques, Jung était amené à une classification des caractères humains en deux principaux caractères-types opposés : introverti et extroverti. Jung les définit comme suit : « Le type introverti est caractérisé par le fait que la libido est tournée dans une certaine mesure vers sa propre personnalité — il trouve en lui-même une valeur absolue. L'extroverti a une libido externe dans une certaine mesure. C'est hors de lui qu'il trouve une valeur absolue. L'introverti considère tout sous l'aspect de sa propre personnalité. L'extroverti est subordonné à la valeur de l'objet sur lequel il portera son intérêt » (1).

En d'autres termes, suivant Jung, l'introversion correspondrait au fonctionnement centripète et l'extroversion au fonctionnement centrifuge de la libido. Cette dernière est pour Jung «... l'énergie psychique qui correspond dans une certaine mesure à l'intérêt de Claparède et à l'élan vital de Bergson » (2).

Pour Jung ces types, quoique prédéterminés héréditairement sont influençables, et jusqu'à un certain degré modifiables, par les facteurs exogènes.

(1) C. C. Jung, «Problems of Personality», *Studies in Honor of Morton Prince*. New-York Harcourt, Brace 1925, p. 348, cité d'après Bailey, *ibid.*, p. 58.

(2) Bailey, *ibid.*, p. 58.

Second point capital des conceptions de Jung : l'opposition naturelle qui existerait entre les fonctions conscientes et inconscientes du psychisme. Cela veut dire qu'un individu consciemment introverti est par ce fait même extroverti dans son inconscient, de même qu'inversement.

«...La dynamique de cette lutte entre une fonction consciente extrovertie et une fonction inconsciente introvertie ou vice-versa est le nœud même de la psychologie du type de Jung » (1).

Ayant présentes à l'esprit ces quelques généralités au sujet de la signification primitive des termes introversion et extroversion, nous pouvons nous adresser aux conceptions de Rorschach pour voir ce qu'elles ont de commun avec celles de Jung.

A la page 73 de son livre, après avoir exposé rapidement l'origine des notions introversion — extroversion, Rorschach dit ceci : « Pour éviter tout malentendu possible, je souligne, que, dans la suite, je vais employer le concept « introversion » dans un sens qui n'aura de commun avec le concept d'introversion de Jung que presque le nom seul. Le tableau clinique du type K (c'est-à-dire type kinesthésique, de l'auteur), tel que celui-ci apparaît d'après les résultats du test n'est pas le tableau de l'introverti décrit par Jung, mais plutôt le tableau de l'introverti, qui correspond aux représentations du langage courant ».

En se basant sur les descriptions que Rorschach donne de ses deux types — kinesthésique et type de couleur — qu'il indentifie respectivement avec l'intro-

(1) Bailey, *ibid.*, p. 61.

version et l'extroversion, on peut préciser l'idée de notre auteur dans les termes suivants :

En disant introverti et extroverti, Rorschach ne fait qu'exprimer la tendance prédominante de l'individu vers la vie intérieure, en soi-même ou au contraire, vers la vie en dehors de soi-même, dans le monde extérieur plutôt qu'en soi. Rorschach donne le schéma que voici :

Là, où prédominent les K, on trouve une intelligence plus différenciée, plus subtile, plus de création personnelle, plutôt la vie à l'intérieur de soi-même dans la profondeur, qu'à l'extérieur. L'affectivité y sera plus stabilisée. L'adaptation à la réalité sera moins bonne, le rapport plutôt intensif qu'extensif avec l'entourage. Physiquement ce type sera plutôt gauche et maladroit.

La prédominance des couleurs suppose, par contre, l'existence de traits de caractère différents : l'esprit plutôt stéréotypé et reproductif. La vie interne moins souple, moins approfondie et moins différenciée. L'affectivité labile, un sens prononcé d'adaptation au milieu, les rapports plutôt extensifs qu'intensifs avec l'entourage.

Il est superflu de souligner que ce n'est qu'un schéma. Les faits réels sont loin de se présenter sous un aspect aussi exclusif et uniforme. Les caractères vivants sont les combinaisons les plus variées de ces traits isolés avec une inclinaison, plus ou moins marquée, dans un ou dans l'autre sens. C'est qu'il n'y a pas d'opposition entre ces deux types de caractères, comme il n'y a pas d'opposition entre la couleur et le mouvement. Ce sont les tendances humaines universelles,

et tout au plus peut on dire que les types signalés ci-dessus, sont deux groupes différents de traits de caractère qui peuvent se doser dans les proportions variées, formant ce qu'on appelle caractère individuel. La présence exclusive d'un de ces deux groupes, dans les cas rares où cela arrive, est toujours un phénomène pathologique.

Ce sont ces conceptions qui ont suggéré à Rorschach la différenciation encore plus subtile de sa pensée, à savoir la distinction entre le type introverti et le type introversif, le type extroverti et le type extroversif. « Le normal appartenant au type K ne doit pas être désigné comme introverti, mais introversif ou capable d'introversion, pour souligner qu'il ne s'agit pas d'une qualité figée, mais d'une capacité mobile. L'état d'introversion (Introvertiertheit) signifie alors seulement la prépondérance rigide des tendances introversives par rapport aux tendances non introversives. L'état d'introversion (Introvertiertheit) est pathologique ». (1)

La même réflexion peut s'appliquer aux termes extroversion et extratension, ce dernier étant forgé par Rorschach.

« Les éléments introversifs et extratensifs ne sont pas acquis; ce sont les éléments primaires. La pensée disciplinée peut maîtriser les éléments introversifs, aussi bien que les éléments extratensifs. L'éducation de la pensée disciplinée est en même temps l'apprentissage (Erlernen) de la maîtrise et la régulation des éléments introversifs et extratensifs... Elle ne peut pourtant pas les remplacer, et là, où la maîtrise de l'appa-

(1) Rorschach, *ibid.*, p. 74.

reil psychique (Erlebnisapparates) par la pensée disciplinée atteint le maximum, se produit alors une dépression, une mutilation du psychisme : la stéréotypie et l'incapacité de vivre et de sentir profondément (Erlebnisunfaehigkeit) » (1).

Après cette longue parenthèse théorique nous devons revenir sur nos pas et établir la relation entre ces nouvelles notions acquises et le test. Nous avons entrepris cette excursion théorique dans le domaine des types psychologiques, afin d'expliquer les diagnostics caractérologiques, pouvant être effectués au moyen des « taches d'encre ».

En relatant les opinions personnelles de notre auteur, nous avons anticipé sur ce qui va suivre, en parlant des types kinesthésique et de couleur. Nous avons dit que Rorschach les identifie respectivement avec l'introversion et l'extroversion; ce qui veut dire qu'il voit dans les K les représentants, pour ainsi dire, de l'introversion et dans les C (interprétations chromatiques) ceux de l'extroversion.

En accord avec son idée fondamentale, à savoir que les deux tendances en question, loin de s'opposer, sont variablement dosées dans chaque cas individuel, Rorschach prend soin d'exprimer ce fait dans une formule adéquate. Il la trouve dans une expression allemande, fort heureuse, celle de « Erlebnistypus », ce qui se transpose en français par une expression beaucoup moins précise, celle du « type de caractère ». La tra-

(1) Rorschach, *ibid.*, p. 79.

duction exacte de l'expression allemande serait « manière de vivre et de sentir »(1).

L'Erlebnistypus s'exprime dans le psychogramme de Rorschach par le rapport entre les éléments kinesthésiques et les éléments chromatiques.

La signification et le rôle des K au sens rorschachien ont été décrits précédemment. Si l'on compare ce qui a été signalé avec la description du type introverti de Rorschach, on ne manquera pas de constater une analogie complète entre la signification psychique des K et des caractères de l'introversion sur le plan intellectuel et affectif dans le sens que Rorschach donne à ces termes.

Comme second élément de l'Erlebnistypus nous avons désigné les C.

Pourquoi? Quelle est leur valeur psychologique? Les interprétations chromatiques dans un psychogramme sont considérées comme représentants de l'affectivité. Actuellement ce n'est qu'un fait empirique, auquel on été amené par l'expérience. La confirmation théorique manque également ici. Il faut pourtant considérer comme prouvée par l'expérience la corrélation entre les trois phénomènes suivants : labilité affective, excitation motrice et l'intervention des éléments chromatiques dans la perception des images du test. On ignore quels liens de causalité existent entre ces phénomènes; à l'heure actuelle, on ne peut que poser des problèmes et formuler des hypothèses. Toutefois, ce n'est pas nouveau. Les expressions telles que « voir tout en rose ou

(1) Afin de ne pas fausser l'idée de l'auteur, nous prenons la liberté de nous servir dans la suite de l'expression allemande.

en noir » font bien ressortir les liens qui existent entre l'affectivité et les couleurs.

Nous avons distingué avec Rorschach trois formes d'interprétation chromatiques : FC, CF et C. Au cours de ses recherches Rorschach a cru pouvoir constater que les FC, c'est-à-dire, celles où la forme est primaire, représentent la faculté d'adaptation et de rapports affectifs, tandis que les CF, où la personne se laisse influencer par la couleur au point d'oublier la forme, seraient l'expression de l'affectivité non adaptée, égo-centrique. Les C pures correspondraient alors à l'impulsivité sans bornes.

Dans les CF l'adaptation est encore recherchée, le sujet s'efforce encore à se conformer aux exigences de la forme, tandis que les C sont la preuve que l'individu, se laissant mener par ses impulsions, perd contact avec la réalité. Si l'on envisage les K comme représentants de l'introversion, les C sont l'expression des éléments extratensifs.

Le psychogramme individuel peut contenir tous les trois genres de réponses. Ce n'est pas leur valeur absolue, mais les relations entre eux d'une part et par rapport aux K de l'autre, qui expriment le jeu varié des tendances diverses, voire divergentes de la personnalité. La formule exprimant le rapport entre les deux sera celle de l'Erlebnistypus. Pour pouvoir l'exprimer numériquement, Rorschach a conventionnellement ramené CF de même que K à l'unité; FC seraient alors égales à 0,5 et C à 1,5. Illustrons ceci par un exemple imaginaire : supposons que le psychogramme du sujet X contienne trois réponses kinesthésiques, trois réponses FC, deux réponses CF et une réponse C; exprimé en

signes cela donnerait 3K, 3FC, 2CF et 1C. Le type de caractère est représenté par le rapport entre les K et les C, ce qui s'exprimerait de la manière que voici — 3 K : (3 FC+2 CF+1 C) et, en substituant aux signes leurs valeurs respectives : $3 : (1,5+2+1,5) = 3 : 5$.

Loin d'être un élément indépendant et immuable du psychogramme, l'Erlebnistypus se trouve en étroite dépendance réciproque avec tout le reste des facteurs. Il est en outre sujet aux nombreuses influences affectives et intellectuelles qui ont leur source dans l'évolution de la personnalité, de même que dans les déviations et particularités éventuelles de son développement. Nous ne nous attarderons pas pour le moment sur le premier de ces deux points, car la relation entre l'Erlebnistypus et le reste des facteurs sur lesquels se base le psychodiagnostic, fera, quoiqu'indirectement l'objet du second chapitre.

Ici nous nous limiterons à quelques remarques se rapportant au second aspect du problème, afin que le lecteur français ait à sa disposition le schéma entier de l'ouvrage dont l'étude constitue l'objet de ce chapitre.

Signalons qu'à l'heure actuelle nous ne pouvons que poser avec Rorschach les problèmes qui attendent encore leur solution.

Quelle est la variation de l'Erlebnistypus au cours de la vie? La réponse à cette question aurait dû être basée sur l'analyse d'un matériel très étendu, acquis intrapsychiquement ou bien interpsychiquement. Ce travail n'est qu'esquissé et la présente étude espère y apporter une modeste contribution.

Quels sont les rapports entre l'Erlebnistypus et la

maladie? Est-ce la maladie qui déplace la formule de l'Erlebnistypus? Ou bien est-ce l'Erlebnistypus qui détermine la forme des processus morbides, que cela soit une névrose ou une psychose? Il est question, bien entendu, de la forme et non du contenu et encore moins de l'étiologie de la maladie. On n'est pas encore à même de trancher ce problème car chacune de ces conceptions peut être respectivement confirmée ou réfutée par un certain nombre de faits et de considérations. Le fait démontré par l'expérience est que le névrosé, quelle que soit la forme de sa névrose, réagit au test d'une manière spécifique, ce qui permet de la diagnostiquer. Notamment dans les psychogrammes des névrosés on constate régulièrement la présence du choc-couleur plus ou moins intense. Nous nous expliquons : le choc-couleur (Farbenschock) est un phénomène qui consiste dans un changement plus ou moins marqué et brusque d'attitude du sujet à l'égard du test, de même que du caractère de ses interprétations, lorsque après une série de planches entièrement noires, on lui présente une planche multicolore; en d'autres termes, il s'agit dans ce cas de la réaction du sujet à l'égard des couleurs. Sur le névrosé ces dernières agissent comme un choc, qui inhibe passagèrement ou pour toute la durée de l'expérience l'interprétation, qui change subitement d'allure. D'autres distinctions trop subtiles pour être exposées dans cette thèse permettent de diagnostiquer aussi la forme affectée par la névrose.

Un autre problème soulevé par Rorschach, est celui des relations éventuelles entre l'Erlebnistypus et le type mental, ou, en d'autres termes, entre ce premier et le type de perception.

Des explorations statistiques ont permis de constater que ceux, qu'on aurait pu appeler types de perception, se répartissent, avec régularité dans le schéma de l'Erlebnistypus. Des introversifs sont de préférence les types kinesthésiques, les extratensifs sont par contre plutôt auditifs. Parmi les personnes dont l'Erlebnistypus se range dans la zone moyenne, domine le type visuel. Les personnes qui sont des adaptés par excellence appartiennent le plus souvent au type verbal-moteur.

Nous apportons ces dernières constatations à titre d'information, tout en soulignant qu'elles exigent une confirmation.

Nous laissons de côté nombre de problèmes, posés par Rorschach, en particulier ceux concernant les relations entre l'Erlebnistypus et le talent, et les différentes formes de celui-ci, car ceci nous entraînerait trop loin.

Pour conclure ce chapitre, nous rapportons un passage de Rorschach qui permet de résumer l'idée directrice et la portée de sa méthode et surtout l'essentiel de la notion de l'Erlebnistypus :

« Si nous savons d'une personne, quelle est l'intensité de ses éléments introversifs (par le nombre absolu des K), quelle est l'intensité de ses éléments extratensifs (par le nombre des C), quelle est la proportion des éléments introversifs par rapport aux extratensifs (par la relation du nombre des K et des C), jusqu'à quel point sont coartés ou bien dilatés les éléments introversifs et extratensifs... alors nous savons beaucoup de cette personne. Nous ne savons pas quel est le contenu, mais

nous savons quelle est la forme de ses expériences internes. Nous connaissons une grande partie des qualités et des dispositions aussi bien de nature associative qu'affective... dont la personne dispose dans la vie. Nous ne connaissons pas le contenu de ses expériences internes, mais nous connaissons, par contre, l'appareil psychique avec lequel elle reçoit les impressions internes et externes, aussi celui avec lequel elle procède à l'élaboration primaire de ces impressions... » (1)

(1) Rorschach, *ibid.*, p. 78.

CHAPITRE II.

Dans le premier chapitre nous avons exposé la méthode de Rorschach, telle qu'elle est appliquée actuellement.

Les recherches de l'auteur constituant la base de ses conceptions générales de même que de ses conclusions ont porté sur les adultes des deux sexes. En étroite collaboration avec l'auteur fut tentée par le regretté Behn-Eschenburg la première application du test aux enfants. Depuis lors de nombreuses recherches dans ce domaine ont été faites en Suisse, en Allemagne, en Amérique, en Lettonie et en Espagne. Dans un grand nombre d'Instituts psychologiques de ces pays le test des taches d'encre fut adopté, en tant qu'une fructueuse méthode de l'exploration de la vie psychique des enfants à l'âge scolaire. La France est restée en dehors de ce mouvement. A notre connaissance, le test en question n'a pas encore été appliqué d'une façon systématique aux enfants français.

En raison des résultats intéressants obtenus par cette méthode, et des services qu'elle peut rendre à la pratique quotidienne de la psychologie appliquée dans le domaine de l'éducation, nous nous sommes proposés de fournir le premier élément qui pourrait peut-être stimuler des recherches ultérieures en France.

Pourtant ce n'est pas cet aspect de la question qui présente pour nous l'intérêt exclusif, voire central. Il ne constitue, pour ainsi dire, qu'un profit secondaire qui s'est imposé au cours de nos recherches.

Notre but principal, comme nous l'avons déjà signalé dans l'avant-propos, consiste à faire ressortir avec le plus de netteté possible le tableau de la vie psychique des enfants à l'âge de 12 à 15 ans, tel que le test de Rorschach nous permet de le saisir.

Dans ce but nous avons soumis à l'épreuve 113 enfants à l'âge de 12 à 15 ans. Notre matériel est composé de deux groupes distincts : 59 enfants français et 54 enfants de Riga (Lettonie). Notre tâche consiste à préciser et à formuler le mode de comportement affectif et intellectuel de nos sujets. Nous sommes dorénavant prêts à supposer que c'est de la psychologie des enfants, et non celle de l'enfant que nous devons faire. Car l'étude de la psychologie tout court se transforme en étude des types psychologiques du moment qu'on tient compte des divergences individuelles dans l'évolution et dans la structure psychique.

C'est justement les quelques types d'enfants à l'époque de la puberté, révélés par l'expérience, que nous essayerons de décrire et d'analyser dans les pages suivantes.

Notre seconde tâche sera celle que nous avons mentionnée en premier lieu. L'introduction de la méthode de Rorschach en France, pouvant présenter, à notre avis, un intérêt pour les pédagogues et les psychologues praticiens, nous voudrions contribuer par notre effort à l'étalonnage de ce test sur les enfants français. Il va sans dire que, vu le nombre limité de nos sujets, le présent

travail ne peut être considéré que comme une ébauche, qui, pour être admise ou réfutée, devra être précisée et contrôlée par des recherches ultérieures.

TYPE INTROVERSIF.

Commençons par des sujets qui sont marqués par une tendance plus ou moins prononcée vers l'introversion, accompagnée en outre d'une coartation (rétrécissement) totale ou relative de la tendance extratensive.

D'après le psychogramme de Rorschach des sujets appartenant à ce type ont souvent, et notamment dans les cas qui nous occupent en ce moment, encore d'autres traits communs. Le pourcentage de bonnes formes est haut : sa valeur est supérieure ou bien légèrement inférieure à 90. Le pourcentage de stéréotypie est également élevé; il s'exprime souvent, mais pas toujours, en formes humaines (et non seulement en formes animales comme d'habitude). Le nombre des réponses globales peut être relativement élevé ou bien tomber au-dessous de la moyenne. Chez ce type, les interprétations globales étant de préférence kinesthésiques ou bien de forme, tantôt les unes, tantôt les autres peuvent prédominer selon le cas. Nous verrons dans la suite que ce fait constitue, lui aussi, un élément significatif du diagnostic.

Le schéma, tracé ci-dessus, ne doit pas évoquer la représentation d'un cadre rigide et immuable. Ce ne sont que quelques points de repère, que nous avons jugé nécessaire de fournir au lecteur, afin qu'il puisse suivre de près le développement ultérieur de notre exposé.

Essayons de traduire à présent ce schéma en lan-

gage psychologique. Nous regrettons de ne pas pouvoir éviter, en le faisant, quelques répétitions indispensables.

En disant que l'individu présente une tendance vers l'introversion, on veut simplement dire qu'il a retiré dans une certaine mesure son intérêt du monde extérieur pour le porter sur les processus et les contenus de sa vie psychique intérieure. En d'autres termes, il s'est détourné de la réalité extérieure objective, en lui substituant une réalité intérieure subjective, autrement importante pour lui, qui réglera dorénavant son comportement.

Ce processus peut se manifester avec une ampleur et une intensité variables chez les différents sujets et chez le même sujet aux moments différents de sa vie. En bas de cette série, parcourue dans l'ordre croissant, se situent les états momentanés d'introversion d'un homme normal, dont l'exemple est la rêverie; le dernier échelon de la série est représenté par les états d'introversion durable et profonde, qui, eux, relèvent de la psycho-pathologie, et ne nous intéressent pas, par conséquent, dans ce contexte. Entre ces deux termes extrêmes se rangent toutes les formes intermédiaires. Nous retrouvons dans cette conception la notion mentionnée plus haut de la mobilité et de la rigidité caractérisant respectivement les formes normales et morbides de l'introversion.

Sur un autre plan, il importe de distinguer entre les formes actives et passives de l'introversion. L'introversion est passive lorsque le sujet s'abandonne à ses rêveries et fantaisies subjectives. Il est alors en quelque sorte leur spectateur. Trouvant une satisfaction profonde dans leur contemplation, son « moi » ne prend aucune part active dans leur création. Par contre, on

parle de l'introversion active du moment que le sujet au lieu de se livrer passivement au jeu de son imagination, le domine et l'élabore avec son intellect, pouvant parvenir ainsi, dans les conditions exogènes et endogènes propices, à une productivité spontanée et personnelle, voire créatrice.

Il est superflu d'insister sur le fait que cette seconde distinction ne contrecarre aucunement la première, celle entre la rigidité et la mobilité de l'introversion. Le premier de ces deux processus, c'est-à-dire le passif, aboutit à un état de dépression plus ou moins profonde, plus ou moins durable.

Le second par contre, étant mis, comme nous l'avons fait remarquer tout à l'heure, au service de l'activité intellectuelle, l'active et l'amplifie en renforçant la capacité de production interne, personnelle.

Essayons de saisir à la lumière de ces notions la structure du psychisme juvénile de ce type.

Disons tout de suite qu'il présentera trois modalités qui semblables à plusieurs égards, ne se distingueront pas moins nettement l'une de l'autre.

L'introversion garde son caractère mobile dans les trois cas. C'est que nous sommes toujours en présence d'un état passager d'introversion, déclenché par une déception ou par un échec subis dans la réalité. Par contre, le degré de la mobilité est variable, influençant ainsi la durée et la profondeur de l'état d'introversion.

Ces dernières dépendent de l'intensité du choc affectif reçu d'une part, de l'individualité du sujet, c'est-à-dire de ses facteurs constitutionnels et de tout son développement antérieur, de l'autre.

C'est le caractère passif ou actif de l'introversion

qui détermine tout d'abord les deux premières des modalités du type signalé précédemment.

I. Le premier contribue à la formation d'état de dépression qui inhibe la capacité du rendement intellectuel, en paralysant la productivité spontanée de la personnalité. Les fantaisies et les rêveries subjectives nourrissent alors le contenu de la vie psychique, en attirant vers soi toute l'énergie disponible aux dépens de l'activité réelle et adaptée. Cette situation psychique peut expliquer souvent des échecs scolaires de certains écoliers qui font l'impression d'arriérés mentaux, sans pourtant l'être dans le sens commun de ce mot. Ils sont simplement incapables de fixer leur attention, de porter leur intérêt sur les faits ou événements étrangers à leur réalité intérieure. Le psychogramme de ces sujets traduit vivement cet état psychique. Regardons le de près. Les facteurs représentant les fonctions intellectuelles se trouvent sensiblement rabaissés. Mais pas tous : les interprétations kinesthésiques persistent dans leur nombre, de même que le pourcentage de bonnes formes touche à sa limite supérieure. Par contre, le nombre d'interprétations globales, et originales baisse considérablement, le pourcentage des stéréotypies monte. Les interprétations chromatiques manquent totalement ou presque. Mais le choc-couleur ne se manifeste pas, et cela pour la simple raison que le sujet paraît ne prêter aucune attention aux couleurs, au point de les ignorer complètement.

II. Nous avons parlé déjà de la forme active de l'introversion. Ce type fournit des productions littéraires sous forme de poésies, de poèmes, romans même et, pour signaler la plus courante peut-être, celle du jour-

nal intime. Ce caractère de la puberté psychique est tellement typique et tellement répandu que de nombreux psychologues ont cru pouvoir le considérer comme trait essentiel de cette époque de la vie. (Spranger, Charlotte Bühler, W. Stern.)

L'analyse de notre matériel nous oblige de limiter la généralité de cette constatation, jusqu'à affirmer que pas même tous les adolescents introvertis sans parler des autres types, paraissent présenter les conditions psychiques intérieures postulant et exigeant la création littéraire sous un de ses aspects multiples. L'élaboration intellectuelle des éléments introversifs peut affecter une forme différente de celle signalée ci-dessus.

Mais avant de la décrire, il est nécessaire d'introduire un nouveau facteur, dont il n'était pas question jusqu'à présent pour le besoin de clarté de notre exposé.

Nous faisons allusion aux tendances extratensives de l'individu. L'analyse de celles-ci nous fera aussi comprendre les différentes formes de relations de nos sujets avec le monde extérieur.

Nous avons dit plus haut que le processus tendant vers l'introversion est accompagné chez le type que nous sommes en train d'analyser, d'un rétrécissement total ou partiel de la tendance vers l'extratension.

Ce dernier équivaut à l'inhibition de la tendance affective et, en premier lieu, de son extériorisation. En disant tendance vers l'extratension Rorschach pense à la prépondérance de la tendance vers la vie en dehors de soi-même, vers l'activité déployée non à l'intérieur du « moi » du sujet, mais dans le milieu environnant.

En décrivant ce second aspect du psychisme juvé-

nile du type en question, nous arrivons, comme on s'en apercevra facilement, au même fait, auquel nous a amenés l'analyse de la tendance vers l'introversion.

Seulement si on les envisage de ce nouveau point de vue, on est obligé de déplacer l'accent sur d'autres manifestations de cet état psychique profond, conçu comme un tout global, complexe et indissociable.

Si dans ce qui précède nous avons envisagé l'introversion en elle-même, c'est-à-dire vue de l'intérieur, essayons à présent de voir quelles sont les relations du sujet introversif avec le monde extérieur.

Celles-ci ne se laissent pas fusionner, voire résumer, dans une formule unique ayant une validité générale. Ces relations dans leurs variabilité multiple, qui nous occupera dans un instant, reflète toute la gamme riche et nuancée des caractères humains.

Si l'on adopte cette manière de voir, on est forcé de creuser davantage cette conception.

Cette diversité richement nuancée d'attitudes et de réactions à l'égard du monde extérieur peut être constatée non seulement du point de vue intra-individuel, mais aussi inter-individuel. Sous l'influence de nombreux facteurs, exogènes et endogènes, dans des circonstances analogues le comportement individuel changera d'aspect. Et ceci non seulement à des intervalles considérables, à différentes époques de la vie par exemple, mais dans des limites de temps relativement étroites. Celles-ci dépendent, en premier lieu, de l'équilibre psychique individuel, de la stabilité, ou de la labilité de la structure affective.

Ce sont les dispositions affectives profondes, plongeant leurs racines dans les bases biologiques du tem-

pérablement, les tendances primaires, souvent contradictoires, inhérentes à la nature humaine, qui constituent le grand réservoir, dont émanent toutes les manifestations extérieures et conscientes du psychisme. Le comportement humain individuel apparaît donc à chaque instant comme la résultante du jeu de ces mobiles internes dans leurs actions et réactions, réciproques avec la réalité.

Rappelons que c'est à cette conception dynamique de la personnalité que correspond la notion d'« Erlebnistypus » introduite par Rorschach dans son test (1).

Si l'on veut s'exprimer en termes adéquats à la pensée de notre auteur, on dira que la conduite individuelle à l'égard du monde extérieur est déterminée par le jeu des tendances vers l'introversion d'une part et vers l'extratension de l'autre.

Le terme « tendance », employé faute de mieux, désigne dans ce contexte les orientations générales et universelles de l'esprit humain. Pour éviter toute équivoque possible, il faut bien se rendre compte qu'il est question ici de l'orientation, de la direction seulement et non du contenu. Par conséquent, l'Erlebnistypus nous renseigne sur les formes, la structure de la vie psychique et non sur son contenu.

Revenons maintenant vers notre point de départ pour esquisser le schéma des relations de nos sujets

(1) La conception comme telle n'est pas originale; elle est une des notions essentielles, voire fondamentales, de la psychologie moderne. Mais c'est à l'esprit lumineux de Rorschach qu'on doit l'idée et aussi sa réalisation, qui ont permis de l'introduire dans le domaine de la psychologie expérimentale.

avec le monde extérieur. Nous avons signalé que la tendance vers l'extratension se trouve inhibée chez le type introversif. Cette constatation nous permet d'emblée de voir que dans l'état analogue il ne peut pas être question d'un équilibre intérieur normal, voire stable. Nous voyons, en effet, que les tendances, cette fois-ci dans le sens propre du mot, qui normalement sont dirigées vers le monde extérieur, se trouvent pour une raison quelconque détournées de ce but, pour ainsi dire retirées à l'intérieur du « moi ». Les intérêts et les besoins, qu'ils soient intellectuels ou affectifs, cherchent ainsi leur satisfaction non pas dans la vie réelle, mais dans le monde créé subjectivement par le sujet. Que le sujet reconnaisse ou ne reconnaisse pas alors le caractère de ce qui est pour lui la réalité, cela ne change en rien les faits.

Ce désintéressement affecté à l'égard du monde extérieur a pour conséquence le manque d'adaptation total ou partiel à la réalité. Nous entendons l'adaptation dans le sens le plus large, avec Rorschach nous y faisons rentrer l'adaptation intellectuelle et affective aux circonstances diverses de la vie, de même que la capacité du rapport et des relations affectives avec les personnes de l'entourage immédiat.

Ces deux facultés respectives peuvent atteindre les niveaux différents du développement. Et, surtout dans les cas de déséquilibre affectif, l'une aux dépens de l'autre. Plus précisément, le manque d'adaptation affective peut, dans certaines conditions, être substitué ou compensé, si l'on veut, par une adaptation intellectuelle réussie, voire même exagérée. Nous sommes alors en présence d'une forme médiate et réfléchie d'adaptation

qui caractérise certains sujets introversifs et qu'il faut bien distinguer de l'adaptation spontanée et immédiate d'un extratensif équilibré.

Dans le psychogramme, les éléments suivants nous renseignent sur les formes d'adaptation, ou d'inadaptation au milieu : le caractère des réponses globales, leur nombre relatif par rapport à celui des détails d'une part, la réaction du sujet à la présentation des taches colorées de l'autre. Cette dernière distinction fait allusion à la présence ou absence du choc-couleur dans un psychogramme. Rappelons brièvement qu'il s'agit d'un choc-couleur en cas de changement plus ou moins marqué d'attitude du sujet, lorsque après quelques planches entièrement noires, on lui soumet une planche colorée. D'une manière générale on peut dire que le choc-couleur est la manifestation d'une certaine inhibition subie par l'activité mentale du sujet sous l'influence des couleurs. Cette inhibition intellectuelle, changeant de forme et de degré suivant le cas, repose sur une inhibition affective de nature névrotique.

Cela dit on comprendra l'importance que ce facteur présente pour le diagnostic en général et pour celui des formes d'adaptation du sujet à l'égard de son entourage, en particulier.

Reprenons un à un les types que nous avons essayé de voir de l'intérieur auparavant. Ces quelques considérations abstraites nous permettent d'ébaucher à grands traits les diverses formes de leurs relations avec le monde extérieur.

Nous avons dit du premier type, celui atteint d'une dépression affective, qu'il paraît s'être réfugié dans son monde subjectif intérieur. Son attitude à l'égard de la

réalité objective est alors désintéressée, celle à l'égard des êtres humains réservée, affectant l'indifférence. La faculté d'adaptation intellectuelle et surtout affective des sujets de ce type semble être paralysée. Ils ont beaucoup de mal à se familiariser avec une nouvelle situation, à contracter des liens affectifs nouveaux. Par contre, le rapport affectif éventuel qu'ils cultivent avec une personne choisie est particulièrement intense et profond.

Résumons ce qui précède en disant qu'il s'agit dans ces cas d'une forme de processus d'introversion, qui étant accompagné d'une dépression affective, subie passivement par le sujet, se manifeste à l'intérieur par une activité imaginative subjective, en forme de rêverie surtout, et extérieurement par une désadaptation intellectuelle et affective au milieu.

Il est superflu d'insister davantage sur les relations de ces manières intérieures de vivre et de sentir avec les facteurs du psychogramme. Attirons cependant l'attention sur le fait que le pourcentage élevé de bonnes formes est atteint dans ce cas sous l'influence des éléments affectifs, voire dépressifs plutôt que de facteurs intellectuels.

C'est que la dépression accompagnée par l'hyperthrophie du contrôle conscient de soi-même aux dépens des expressions affectives spontanées de la personnalité, de même que l'activation des sentiments d'infériorité pousse le sujet à aiguïser jusqu'à l'excès la précision de ses processus associatifs. Ce but est atteint à condition d'avoir éliminé des interprétations fournies tout ce qui paraissait douteux ou éventuellement inexact.

Du second type d'introverti nous avons dit qu'il

déploie une activité intellectuelle intense qui met à son service, en les élaborant, des éléments introversifs.

Ce processus approfondit la personnalité aux dépens de la capacité d'expansion extérieure. Il rend, en même temps, les rapports affectifs que le sujet possède avec quelques personnes de son entourage ou une seule, intensifs au point de devenir exclusifs.

Ces relations ne sont pas nécessairement réelles. L'objet qui a réussi d'attirer sur lui tous les besoins d'amour, de respect, voire même de tendresse dont le sujet dispose, n'est pas nécessairement une personne adulte proche ou un camarade d'âge. Cela peut être aussi bien, et fréquemment même, une personne aimée et admirée de loin : un héros national, un personnage politique, un écrivain, un professeur de lycée, une personne rencontrée par hasard, dont on fait le héros des fantaisies amoureuses, platoniques. La personne ainsi aimée et admirée de près ou de loin est dotée de toutes les qualités correspondant à l'idéal que le sujet s'est créé, indépendamment de leur personnalité réelle. C'est dans des conditions intérieures analogues que les adolescents se jurent mutuellement ou à leurs objets ignorés « l'amour et l'amitié jusqu'à la mort ». Il semble qu'on est bien en droit de parler d'une empreinte d'irréalité qui marque toutes les relations de ce genre.

Nous pouvons donc ici aussi parler d'une inadap-
tation par rapport au monde extérieur, tout en constatant la tendance et les efforts d'entrer en contact avec celui-ci. La réalisation est empêchée par le fait que le sujet ne voit le monde autrement que réfléchi par le prisme de son « moi ».

Il nous reste à décrire la dernière des trois formes

affectées par le cas introversif, présentées par nos sujets.

On serait tenté de qualifier cette dernière forme d'intellectuelle, de rationalisée, pour ainsi dire.

Exprimée dans les formules du psychogramme, elle peut être représentée par le schéma que voici : le choc-couleur ne se manifeste pas du tout ou bien à un degré à peine marqué. Les interprétations globales relativement nombreuses sont, en partie au moins, de nature abstractive et non exclusivement combinative, ce qui témoigne d'une systématisation, d'une faculté de généralisation et d'une orientation formelle, abstractive de l'esprit. Le pourcentage de bonnes formes ainsi que celui des interprétations banales est élevé; le pourcentage des réponses originales et stéréotypées se tient dans les limites moyennes. Les interprétations kinesthésiques sont beaucoup moins nombreuses chez les autres types et aussi moins nombreuses que les réponses globales du même psychogramme.

Ce schéma est clair : il nous montre le développement excessif des fonctions conscientes et disciplinées du psychisme aux dépens des tendances introversives et extratensives. Ce type se distingue donc des deux autres par le fait que chez lui les éléments introversifs aussi et non seulement extratensifs ont subi une répression. On dirait que le sujet appartenant à ce type est trop maître de ses tendances primaires et spontanées. Mais il est en même temps maître de ses relations avec le monde extérieur, par sa facilité d'adaptation à l'égard de celui-ci. Pourtant cette adaptation réfléchie par l'intellect du sujet restera exclusivement rationnelle, pour ne pas dire formelle, si les facteurs exprimant dans un psy-

chogramme les tendances extratensives font défaut. En d'autres termes si les interprétations-couleurs sont ou bien nulles, ou inférieures en nombre aux interprétations kinesthésiques, elles sont de nature égocentrique. Et c'est le plus souvent le cas. Il faut bien se rendre compte que dans les cas analogues le conflit préalable n'est liquidé qu'en apparence et qu'il ne continue pas moins de subsister dans les couches profondes du psychisme.

TYPE COARTE.

Parmi nos sujets nous avons pu réunir en un groupe ceux, dont de nombreux caractères communs permettent d'admettre l'analogie, sinon l'identité de leur structure psychique en général et celle de leur état psychique actuel en particulier.

Restant fidèles à notre procédé, esquissons tout d'abord à grands traits le schéma des psychogrammes des sujets rentrant dans ce groupe. Celui-ci aura l'avantage de mettre d'emblée en relief les liens communs qui unissent ces sujets.

Le caractère qui saute aux yeux dans cet ensemble est la coartation totale de l'Erlebnistypus, qui s'exprime en formule « 0 : 0 ». Cela veut dire que les éléments chromatiques et kinesthésiques du psychogramme s'y trouvent réduits au minimum.

En se basant sur les notions acquises antérieurement, le lecteur pourra supposer, et à juste titre, que les phénomènes corrélatifs de la coartation de l'Erlebnistypus seront le pourcentage élevé de bonnes formes et d'interprétations stéréotypes-animales. Signalons encore

que le nombre des réponses globales est en règle inférieur à la moyenne. Les détails blancs font défaut. Les détails oligophrènes apparaissent en nombre variable dans certains psychogrammes.

Les psychogrammes de ce genre se rapprochent par certains points de ceux des personnes, dont le niveau intellectuel est au-dessous de la moyenne, sans atteindre pourtant un degré d'arriération mentale proprement dite. Nous avons vu, en effet, que le nombre des réponses globales est réduit, les interprétations kinesthésiques et originales font complètement défaut; la stéréotypie est fortement prononcée. L'apparition des détails oligophrènes accentue cette impression. Par contre, le pourcentage de bonnes formes, qui atteint chez nos sujets les valeurs maxima, s'oppose au diagnostic d'une faiblesse mentale (rappelons qu'un des caractères typiques de la débilité mentale est justement le pourcentage bas de bonnes formes).

En effet, il n'en est pas question. Nous sommes en présence d'une réduction plus ou moins considérable de la capacité du rendement intellectuel qui s'est produite sous l'action des processus dépressifs.

Le rôle de la dépression nous est familier; — elle stimule l'activation des fonctions conscientes et disciplinées de l'esprit aux dépens de l'activité spontanée et productive de la personnalité totale. La dépression introduit, pour ainsi dire, une scission dans l'être humain, tendant à réprimer tout ce qui est sentiment, mouvement intérieur, spontané et libre, tout ce qui est productivité créatrice.

En opposition avec la forme de dépression que nous avons rencontrée lors de la description du type inro-

versif, dans les cas qui nous intéressent actuellement, se trouvent inhibées non seulement l'activité intellectuelle, adaptée et objective ou bien l'extériorisation directe des tendances affectives, mais aussi l'activité intérieure subjective, restée intacte chez le type précédent. En d'autres termes l'inhibition frappe ici les tendances introversives en même temps que les extroversives, sans qu'elles soient compensées par une intensification et activation des éléments intellectuels formels, comme c'était le cas chez le dernier des trois types introversifs.

La dépression aboutit donc à un rétrécissement extrême du champ de la vie psychique et de l'*Erlebnisfähigkeit* introversive et extratensive. Elle réduit de ce fait l'activité subjective et objective du sujet, le prive par conséquent d'une confiance tranquille et stable dans ses propres facultés. L'incapacité au travail d'un déprimé est tout à fait particulière : l'opposé de la tendance vers l'accomplissement d'une tâche complexe et difficile, elle est nourrie par les sentiments d'infériorité profonds et invincibles; le déprimé se croit inapte à un travail productif et personnel et ose par conséquent tout au plus entreprendre le travail reproductif d'un copiste. Les sentiments d'infériorité, d'insuffisance personnelle, décelables dans de nombreuses formes de dépression peuvent rendre compte, à la suite d'une analyse approfondie, d'une attitude arrogante extérieure de nombreux adolescents, qui est faite pour masquer à leurs propres yeux et à ceux de l'entourage le manque d'assurance personnelle.

En effet, l'attitude de ces sujets à l'égard d'eux mêmes n'est pas équilibré, voire objective. La sous-estimation de leur propre personne peut être accom-

pagnée, ou suivie ultérieurement, d'une surestimation personnelle autrement intense.

Quelle sera l'attitude de ces sujets à l'égard du monde extérieur?

Il paraît bien qu'on est en droit de parler dans ce cas d'une désadaptation affective qui sera pourtant différente à plusieurs égards de celle d'un sujet introverti. Si celui-ci est désadapté en raison de la réalité subjective qu'il s'est créée et dans laquelle il vit, le coarté le sera par l'incapacité fonctionnelle de contracter des liens affectifs avec les personnes de son entourage. L'introverti garde et cultive une relation affective particulièrement intense avec quelqu'un, fût-ce même une personne ignorée, irréelle; il cherche et trouve des satisfactions imaginaires en soi. Tandis que le coarté, privé de ces moyens de satisfaction subjective, tend à ignorer et à éliminer de sa conscience tout ce qui relève du sentiment sous sa forme extrovertie ou introvertie.

C'est dans cette forme, prise par la puberté psychique, qu'on peut parler peut-être de la solitude complète qui serait, suivant certains auteurs, un des caractères saillants de cette époque (Ch. Bühler, Schmeinig).

Il faut pourtant se rendre compte que cette constellation intérieure ne met pas le sujet en opposition avec le monde extérieur, car il ne possède pas une réalité intérieure, qui serait en contradiction avec la réalité objective. Ceci peut lui permettre de se conformer sans difficultés particulières au milieu dont il fait partie. Nous appuyons sur le fait de se conformer d'une manière purement formelle qui se distingue bien

de l'adaptation effective, qui suppose, elle, une certaine plasticité intérieure affective et intellectuelle, qui fait justement défaut dans les cas dont il est question.

La solution analogue du conflit, qui a dû être à l'origine de cet état psychique, est payée au prix de la spontanéité affective d'une part et de la productivité interne de l'autre.

LES TYPES COARTATIF ET COARTATIF-AMBIVERTI.

Nous avons essayé d'esquisser dans les pages précédentes le tableau typique, et comme tel schématique, d'une coartation psychique, telle qu'elle a pu être décelée chez un grand nombre de nos sujets.

Il est bien entendu que ce tableau condensé fait abstraction des variations individuelles plus ou moins larges. D'une façon imagée on pourrait dire qu'il ne représente qu'un noyau typique, le centre autour duquel se disposent en cercles concentriques les psychogrammes des sujets, dont la situation psychique s'éloigne progressivement de celle décrite précédemment, jusqu'à perdre, une certaine limite dépassée, toute analogie avec elle. C'est ainsi qu'au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre, pour poursuivre encore un instant notre image, les types coartés cèdent la place aux types coartatifs, qui sans être des coartés typiques, tendent vers une coartation bilatérale, et, ceux-ci se trouvent remplacés dans les cercles extérieurs par les sujets présentant un Erlebnistypus dilaté.

C'est à ce dernier type que nous avons fait allusion, en disant que certaine limite dépassée, nous nous

trouvons en face d'états psychiques qui ne paraissent présenter aucune analogie avec ceux, qui furent notre point de départ. Ce type ne nous occupera pas, car aucun de nos sujets ne se range dans cette catégorie. Faisons remarquer seulement qu'on désigne par dilaté l'Erlebnistypus ambiverti, dont les éléments extratensifs et introversifs sont fortement développés sans que le psychogramme porte l'empreinte d'une tendance vers la coartation d'un de ces deux éléments.

1. Par contre, *les types coartatifs*, et précisément ceux qui appartiennent aux cercles les plus proches du centre de notre image de tout à l'heure, méritent notre attention, étant fortement représentés dans notre matériel. Chez ces types la tendance dépressive, dans le sens de la coartation, est encore assez forte, sans toutefois atteindre une intensité individuellement suffisante pour causer l'état de coartation complète.

Nous soulignons qu'il s'agit de l'intensité relative de cette tendance, car nous ne savons rien sur sa force absolue dans l'un ou l'autre de nos cas, ni sur l'intensité absolue nécessaire pour produire un effet psychique déterminé. Cette dernière varie en fonction de la formule constitutionnelle individuelle, que nous ignorons.

La description détaillée du type présentant une coartation totale de l'Erlebnistypus nous permet d'être brefs sur celle du type coartatif. Nous pourrions, en effet, reprendre à ce propos tout ce qui a été dit précédemment avec la correction que les phénomènes psychiques, signalés alors, affectent une forme moins accusée chez les types coartatifs. L'inhibition dépressive ne frappe pas la totalité des éléments introversifs et extra-

tensifs. Ceux-ci subsistent dans le psychogramme, tantôt dans des proportions égales, tantôt les uns plutôt que les autres. C'est ainsi que dans certains cas le sujet peut accuser un léger penchant vers l'extratension ou vers l'introversion tout en gardant son Erlebnistypus coartatif.

Ces faits nous montrent que l'inhibition affective et intellectuelle est moins profonde chez les types coartatifs; les facteurs du psychogramme indiquent, en effet, l'accroissement de la capacité du rendement intellectuel.

2. Dans un groupe de cas, l'Erlebnistypus est *ambiverti*, sans atteindre toutefois des proportions telles qu'on puisse le qualifier de dilaté. Cela veut dire que le champ de la vie psychique s'élargit; les expériences internes gagnent en profondeur, de même que la tendance vers l'extériorisation affective s'accroît. Si l'on envisage, par contre, d'autres facteurs du psychogramme, on s'aperçoit que l'équilibre intérieur est loin d'être atteint. Le choc-couleur qui se manifeste avec une intensité variable selon les cas, montre que la tendance vers le refoulement des éléments affectifs de nature névrotique continue d'agir. D'autre part, l'expérience de contrôle avec les séries parallèles (Rorschach, p. 44) montre avec évidence que le refoulement des éléments chromatiques, voire affectifs, est régulièrement accompagné du refoulement des éléments introversifs.

En résumé, la présence du choc-couleur démontre que chez nos sujets l'oscillation libre et spontanée des tendances entre les pôles introversif et extratensif est détruite; avec elle est détruite la possibilité de collaboration, d'action coordonnée et harmonieuse

entre les facteurs de la productivité interne et ceux de l'affectivité adaptée, à tendance extratensive. Si nous rappelons encore que, dans le cas présent d'*Erlebnistypus ambiéqual*, les deux facteurs atteignent le même degré d'intensité, il paraît évident que la situation psychique qui vient d'être décrite est celle d'un conflit psychique entre deux tendances également fortes. Il est superflu d'insister sur les formes que peut affecter un conflit dans ces conditions : si une des deux forces en jeu prend le dessus, à un moment donné, ce n'est que pour faire rebondir l'autre dans l'instant suivant avec une intensité d'autant plus forte.

La fonction consciente de la pensée logique et disciplinée est la troisième force qui entre en jeu dans ce conflit. Elle maîtrise et règle, à un degré individuellement variable, le jeu des tendances extratensives et introversives, qui sont elles des éléments primaires endogènes. Mais là où le développement de la fonction consciente dépasse une certaine limite, l'effet positif — la maîtrise de soi-même — qui est le but de toute éducation, se transforme en effet négatif, car exagérée, elle entrave le libre développement de la personnalité.

En d'autres termes, nous voyons se produire dans ce cas, qui est celui que nous analysons à présent, l'hypertrophie de la fonction consciente aux dépens de la spontanéité affective et intellectuelle.

Ceci dit il nous faut rectifier, ou plutôt compléter la description de la situation psychique de nos sujets. Et effet, nous voyons qu'ils sont en proie à un double conflit ; le premier est celui entre les forces égales des tendances extratensives et introversives, tandis que le

second se joue entre ces dernières et les fonctions conscientes, fortement développées et rigides du « moi ».

Le comportement de l'individu dans toutes ses manifestations externes et internes devra être déterminé par le jeu de ce double conflit.

Sur le plan intellectuel nous serons en présence d'une inhibition d'éléments productifs et créateurs, compensée, avec plus ou moins de succès, par la pensée purement logique et formelle. Ceci à tous les niveaux d'efficiencia mentale.

Sur le plan affectif nous voyons une forte tendance vers l'extratension, un besoin intense de s'adapter au monde extérieur, de former des relations affectives avec lui, contrecarrée par une tendance vers l'introversion également forte, qui pousse le sujet à déplacer ses intérêts et son affection du monde extérieur, à l'intérieur de son « moi ». Le sujet au lieu de manœuvrer librement lesdites tendances paraît être balloté entre ces deux pôles de sa vie affective.

Dans ces conditions tout équilibre, même forcé d'un introverti, même instable d'un extroverti lui est refusé. Le sujet est inhibé dans sa capacité de vivre et de sentir intérieurement, de même que dans celle d'extériorisation et d'expression émotionnelle. C'est ainsi que l'adaptation intellectuelle paraît être la seule forme d'adaptation au milieu, dont il peut disposer. Ceci est confirmé par ce que nous avons dit antérieurement au sujet de l'hypertrophie de la fonction consciente.

Nous devons ajouter encore que l'influence de cette dernière est aussi ressentie subjectivement par le sujet, comme un contrôle excessif de tous les mouvements in-

térieurs dans leurs manifestations les plus minimales, comme inhibition de toute expression affective, spontanée et réfléchie.

Nous nous rendons compte du caractère par trop schématique de notre exposé; mais la complexité de la structure psychique du type ambiverti-coartatif, et encore davantage la diversité d'aspects sous lesquels il peut se présenter, ne permettent pas une description plus concrète et plus précise dans le cadre de notre travail.

Ce qui précède n'est qu'un effort pour mettre en évidence, d'une manière toute générale, les processus psychiques essentiels, qui peuvent être révélés par le test de Rorschach.

TYPE EXTRATENSIF-EGOCENTRIQUE.

Nous avons commencé l'étude des différents types que l'analyse a pu déceler dans notre matériel, par la description du type introversif, chez lequel la tendance vers l'extratension se trouvait totalement coartée.

Dans les pages qui suivent nous aurons à nous occuper d'un type chez lequel la relation entre les éléments kinesthésiques, représentants de l'introversif, et les éléments chromatiques, correspondant à l'extroversif présente des rapports inverses : le développement accentué de la tendance vers l'extratension est doublé d'une coartation totale ou partielle de celle vers l'introversif.

Nous dénommerons ce type comme extratensif; il aurait pu aussi bien être qualifié d'extratensif-égocentrique, ce qui mettrait d'emblée en évidence son caractère le plus saillant. Cela ferait aussi comprendre

qu'il ne s'agit point dans le cas présent d'un extratensif équilibré, qui est caractérisé par une prédominance relative et non exclusive des éléments extratensifs.

Voyons de près les sujets que nous rangeons dans cette catégorie des extratensifs-égocentriques. Ils présentent tous un choc-couleur intense, qui se manifeste dans la manière affective dont ils réagissent à la présentation des planches colorées, notamment par l'absence des réponses de forme ou bien par le caractère imprécis et « mauvais » de ces dernières. Les réponses de couleur, variant en nombre, sont à quelques exceptions près du type couleur-forme; des détails blancs apparaissent en proportions variables dans les psychogrammes, mais pas dans tous. Les interprétations kinesthésiques font défaut; les réponses globales sont peu nombreuses, souvent mauvaises; le pourcentage de bonnes formes est relativement bas, fréquemment au-dessous de la moyenne; le pourcentage de stéréotypie, exprimé par celui des formes animales est bas aussi; fréquemment il est représenté par les réponses anatomiques et sexuelles; il peut alors atteindre un pourcentage excessivement haut (de 94 % dans certains de nos cas).

Voici le schéma général des psychogrammes que fournissent les sujets, appartenant à ce groupe. Il est facile à lire; les éléments qui le distinguent d'autres schémas-types sautent aux yeux. C'est tout d'abord une forte tendance affective de nature extratensive, qui, privée de toute capacité d'intériorisation, manque, si l'on peut oser l'expression, de profondeur dans la personnalité même. Elle pousse le sujet vers la vie en dehors de soi-même, c'est-à-dire vers les objets et les personnes du monde extérieur, sans lui donner la capacité de

s'adapter à eux, de prendre contact avec l'entourage. Privé de capacité d'introversion, de même que jusqu'à un certain degré de celle de sublimation, sous ses formes subjective et objective, le sujet aboutit à un état d'instabilité affective extrême, où il est livré aux changements aussi fréquents que brusques de ses tonalités affectives. La gamme de ces dernières, dont les deux pôles opposés sont l'exubérance de sentiments et d'émotions et la dépression profonde, est riche en nuances, et l'état affectif du sujet tombe d'un extrême dans l'autre sous l'influence des motifs les plus insignifiants.

En d'autres termes, le sujet est émotif à l'excès, facilement excitable et sensible; égocentrique dans sa manière de sentir et d'agir par rapport aux exigences du monde extérieur. Ses tentatives d'adaptation affective aux personnes de son entourage, se transforment ainsi, sans qu'il ait besoin de s'en apercevoir, en désir de les voir s'adapter à lui. C'est qu'il est incapable de voir et de juger le monde autrement qu'à travers le prisme de ses dispositions affectives momentanées.

Une suggestibilité plus ou moins forte, sous sa forme positive, ou bien sous celle du négativisme, paraît être un des caractères inhérents à la structure psychique en question.

Nous avons laissé de côté jusqu'à présent, et contrairement à notre procédé habituel, les questions concernant le type mental, la capacité de travail intellectuel et l'influence des facteurs affectifs sur le rendement intellectuel. La suite en fera comprendre la raison.

Un coup d'œil rapide sur le schéma suffit pour s'apercevoir que tous les facteurs dans lesquels l'expé-

rience nous a appris à reconnaître les représentants de l'intelligence, sont réduits, en comparaison avec leur valeur respective moyenne. Ceci nous permet d'admettre que, dans la situation psychique actuelle, l'aptitude du sujet au travail intellectuel et avec elle, nécessairement, le rendement intellectuel se trouvent relativement amoindris, tant quantitativement que qualitativement. En effet, la capacité de production personnelle, de même que celle de combinaison logique et de synthèse paraissent être pratiquement réduites à zéro. Les processus associatifs et perceptifs manquent de précision; ce qui peut être mis en rapport avec le fléchissement de l'attention maintenue et dirigée.

Ces faits nous permettent de constater une intelligence déficiente, surtout en ce qui concerne les facultés d'abstraction et de combinaison logique, du type purement réproductif, copiste.

Il se pose alors à nous un problème, qu'on ne saurait résoudre et au sujet duquel nous ne pouvons pas faire mieux que de formuler une hypothèse. C'est le suivant : somme-nous en présence d'une faiblesse intellectuelle effective, congénitale ou bien fonctionnelle et passagère, qui s'est produite sous l'influence des facteurs affectifs? En d'autres termes, est-ce une faiblesse intellectuelle ou bien une inhibition intellectuelle? Nous ne le savons pas. Il paraît pourtant douteux, qu'un état de déséquilibre, pour ne pas dire de désarroi affectif, que nous étions obligés de constater chez nos sujets, puisse subsister sans produire une action profonde, désorganisatrice et nocive sur l'exercice des fonctions intellectuelles. Cette influence aura un effet d'autant plus

important que le niveau intellectuel effectif du sujet sera plus bas et son trouble affectif plus profond.

Or, dans l'état actuel, où se trouvent nos sujets ni, surtout avec les moyens dont nous disposons, nous ne sommes à même de nous prononcer sur la force absolue de chacun de ces deux facteurs. Nous ne pouvons pas doser, c'est-à-dire évaluer, leur rôle respectif dans l'effet produit. Nous pouvons seulement supposer que la relation entre ces facteurs varie plus ou moins d'un individu à l'autre. Quelle est la formule individuelle, quantitativement exacte et précise de chacun de nos sujets nous l'ignorons : nous sommes à même de parler de plus et de moins fort, respectivement faible, mais pas de « combien », si l'on entend par ce mot une mesure quantitative absolue et non relative.

Mais quels que soient les rapports exacts entre la relative déficience intellectuelle et le facteur affectif, il serait difficile de nier totalement son influence sur cette première. Si c'est ainsi, on comprendra que, dans le cas présent, nous ne pouvons pas diagnostiquer autre chose que la capacité actuelle du rendement intellectuel ; et nous constatons qu'elle est réduite. Quant au niveau effectif d'intelligence nous ne sommes pas en mesure d'en juger.

Nous pouvons apporter un fait à l'appui de notre hypothèse, mais une remarque préliminaire s'impose.

Au cours de notre exposé nous n'avons pas traité séparément les garçons et les filles pour la simple raison, que chacun des groupes étudiés comportait des individus des deux sexes, dans des proportions qui ne permettaient pas de se prononcer sur la prédominance relative ou absolue de l'un ou de l'autre. Il en est tout

autrement quant au groupe dont nous nous occupons actuellement. La majorité des psychogrammes de ce groupe (comparer surtout avec le tableau II) a été fournie par des jeunes filles dont, comme nous l'a appris la conversation qui a suivi l'application du test, la formation sexuelle vient d'être achevée ou bien qui vivent dans l'attente de cet événement.

L'analyse approfondie, que cette question mériterait, nous forcerait de trop dépasser le cadre de nos recherches. Nous nous permettons seulement de rappeler l'intensité du choc psycho-physiologique que subit la majorité des jeunes filles, lors de l'apparition des menstruations. L'analyse de cet événement capital pour la psychologie de la jeune fille pourrait peut-être faire mieux comprendre l'état psychique complexe et déséquilibré de la majorité de nos sujets appartenant à ce groupe.

RESUME.

L'analyse des psychogrammes des 113 sujets âgés de 12 à 15 ans, auxquels nous avons appliqué le test de Rorschach a abouti à la constitution de 5 types fondamentaux :

1. Type introversif.
2. Type coarté.
3. Type coartatif.
4. Type ambiverti-coartatif.
5. Type extratensif-égocentrique.

Chacun de ces types est caractérisé par ses modes particuliers de penser et de sentir, de même que par son attitude et son comportement à l'égard du monde extérieur et à l'égard de sa propre personnalité.

Pourtant, à travers tous ces types, se laisse poursuivre un trait commun à tous. Différent quant à ses formes et ses manifestations, il paraît être analogue, si on le juge en se basant sur l'effet réel et objectif. C'est la désadaptation affective, relative ou absolue à l'égard du monde extérieur.

La réduction du rendement intellectuel, pouvant se présenter sous différents aspects qualitatifs et quantitatifs est un autre trait, caractéristique pour la majorité, mais pas pour l'ensemble de nos sujets. Nous avons vu que certaines modalités du type introversif

sont au contraire caractérisées par une richesse particulière des capacités et de la productivité intellectuelles.

On devine l'importance de ces deux constatations. Ces faits, témoins d'une tendance névrotique de la personnalité, étant caractéristiques pour la majorité écrasante de nos sujets, on est obligé de conclure qu'un certain déséquilibre affectif, de même que l'incapacité relative pour le travail intellectuel, tout en faisant abstraction de leurs modalités respectives, paraissent être la norme à l'âge de nos sujets.

D'ailleurs, ce fait n'a rien de surprenant, car tous les auteurs s'accordent pour voir dans la puberté, quant à ses manifestations psychiques, une des grandes crises, auxquelles est sujet le développement individuel.

Dans le chapitre suivant on trouvera le schéma de répartition des différents types de caractère chez nos sujets.

Nous voulons auparavant formuler quelques réserves, et imposer des limites à la portée des résultats que nous nous sommes contentés d'exposer dans ce chapitre. Celles-ci nous sont dictées par la composition de notre matériel.

Dans ce qui précède nous avons fait abstraction de l'hétérogénéité du groupe étudié au point de vue nationalité et sexe; ceci ne veut pas dire que nous sommes en droit de ne pas tenir compte de ce fait dans nos conclusions.

Nous nous croyons autorisés à procéder comme nous l'avons fait, car notre seul but a été d'entrevoir au moyen du test de Rorschach, et ensuite de décrire, les différentes formes de la puberté psychique, qui ont pu se présenter chez nos sujets. Par contre, nous

n'avons pas la prétention de généraliser les constatations formulées plus haut, de manière à voir dans les types, dont l'élaboration nous était imposée par l'analyse de nos résultats, les formes universelles, seules possibles et existantes de la puberté psychique.

De même que nous ne pouvons pas nous prononcer sur la fréquence relative, même approximative, de chacune des cinq formes-types. Le schéma de répartition, auquel nous avons fait allusion tout à l'heure, n'est valable, avant d'être contrôlé par des expériences ultérieures, que pour leurs groupes respectifs seulement. Toutefois, en se basant sur ce schéma, on peut supposer dorénavant que, si nous avons pu constater les mêmes types dans nos deux groupes nationaux et dans les deux sexes, leur fréquence relative variera néanmoins en fonction de ces deux facteurs ou des quatre, selon le point de vue auquel on se placera. Notre matériel ne nous permet pas d'aller au delà de cette constatation très générale.

Avant de clore ce chapitre, il nous paraît important de mettre en évidence quelques aspects du problème restés obscurs et, dont l'étude devra être poursuivie avec un matériel plus important.

1. Les formes universelles d'adolescence par rapport aux formes nationales. Cet aspect du problème plonge ses racines dans celui de la psychologie ethnique et paraît dépasser en complexité tous les autres.

2. La comparaison entre les formes féminines et masculines d'adolescence; les analogies et les différences entre ces dernières.

3. Les différents stades au sein de l'adolescence, leurs formes et leur évolution.

CHAPITRE III

Le chapitre précédent comporte l'analyse des résultats de nos recherches personnelles, pour autant que celles-ci ont abouti à l'élaboration de types, correspondant aux différentes formes et différents aspects de la psychologie des pubères.

Dans ce chapitre nous envisagerons deux autres questions soulevées par l'analyse de notre matériel.

Tout d'abord il serait indiqué de comparer nos résultats avec ceux qui ont été obtenus par d'autres auteurs ayant appliqué le test de Rorschach aux enfants. Cette comparaison aurait due être double, sinon triple; d'abord par rapport aux résultats obtenus sur les sujets de même âge que les nôtres, c'est-à-dire sur les enfants des deux sexes âgés de 12 à 15 ans; ensuite, par rapport à ceux obtenus sur les enfants plus jeunes et, finalement, en troisième lieu, avec ceux fournis par des jeunes gens et des jeunes filles, dont l'âge est supérieur à 15 ans.

Notre seconde tâche consistera à établir un barème pour l'évaluation des futurs résultats. Celui des enfants parisiens, auquel nous nous limiterons, nous paraît présenter un intérêt particulier par le fait même que, si nous ne faisons erreur, la présente étude est le premier essai d'application systématique de notre test aux enfants français. Toutefois nous soulignons que

le barème établi ne peut pas être considéré comme définitif, vu le nombre insuffisant de nos sujets.

A. — De nombreuses difficultés et obstacles entravent la réalisation de la première des deux tâches, que nous nous sommes proposées.

Ces difficultés sont de deux genres : les unes, d'ordre extérieur, tiennent à ce que les publications des résultats obtenus par l'application du test de Rorschach aux enfants sont peu nombreuses (1). Parmi celles-ci la plupart sont consacrées à l'étude des enfants plus jeunes et des garçons seulement, âgés de 10 à 13 ans notamment (2). Sur l'âge qui nous intéresse un seul ouvrage a été publié, à savoir celui de Behn-Eschenburg (3).

Quant aux publications concernant les adolescents, dont l'âge a dépassé 15 ans, on n'en a pas du tout. Par conséquent, ce n'est qu'avec les adultes que nous pourrions comparer nos sujets. Ce serait une tâche encore plus complexe qu'ingrate, et nous serions obligés de rester dans les généralités dénuées de tout intérêt réel. Nous abandonnons donc cet aspect de la question.

Les difficultés du second genre nous paraissent être plus importantes, car elles résident dans les dif-

(1) Le nombre des publications parues sur ce sujet paraît être en contradiction avec l'étendue de l'application du test. Nous pouvons citer, à titre d'exemple, l'Institut Psychologique de la ville de Riga (Lettonie) qui travaille avec le test en question depuis plus de dix ans et possède par conséquent un matériel très important qui porte sur les enfants et les adolescents des deux sexes âgés de 7 à 17 ans environ.

(2) Consulter la bibliographie.

(3) Hans Behn-Eschenburg, «Psychische Schüleruntersuchungen mit dem Formdeutversuch», Dissertation Zürich, Verlag Bircher Bern-Leipzig, 1921.

férences méthodologiques relatives à l'élaboration secondaire des résultats bruts des recherches. Nous avons dit « élaboration secondaire » pour mettre en évidence qu'il ne s'agit point d'appréciation d'interprétations isolées, qui étaient, si l'on en juge d'après les indications publiées, analogues; il ne s'agit non plus, comme on est en droit de conclure de la constation précédente, de l'évaluation des psychogrammes comme tels, c'est-à-dire du diagnostic individuel. La différence de méthode, ou plutôt celle de point de vue, s'instaure là où il est question de tirer le résultat global des recherches poursuivies; de décrire, partant des données du test, en termes adéquats du langage psychologique, l'état psychique actuel de nos sujets, en tant que représentant un groupe.

On voit que notre tâche se trouve tout naturellement divisée en deux autres successives, dont la première n'est que le moyen qui nous permet d'accomplir la seconde qui est pour nous le but.

La première de ces deux tâches consiste à étalonner le test, s'il s'agit du matériel non étalonné encore, de même que de fixer les valeurs moyennes considérées comme typiques, en se basant sur tout l'ensemble de notre matériel.

La seconde partie du travail nous oblige d'abandonner le point de vue du groupe pour adopter celui de l'individu. En d'autres termes, ce n'est pas la psychologie de tous les enfants d'un certain âge, considérés comme un tout unique et indissociable, celle de leur représentant « typique » qui nous intéresse, mais la psychologie différentielle qui tient compte de la structure individuelle, en se méfiant de

sacrifier la personnalité propre de chaque sujet au fantôme de la prétendue exactitude mathématique, sous forme d'une moyenne ou d'un médian. Certes, nous n'exigeons pas, et le chapitre précédent en est la preuve, une décomposition de notre matériel, poussée aussi loin, qu'on ait besoin de livrer la description de cent structures individuelles, par exemples, sur le total de cent cas. On peut supposer à priori, et notre matériel de même que celui de Loosli-Usteri (1) le démontrent, que l'analyse permet de décèler dans chaque groupe d'enfants, recruté au hasard, des sous-groupes distincts, présentant plusieurs caractères qui lient leurs membres entre eux d'une part et les délimitent à la fois par rapport aux sujets extérieurs à leur sous-groupe de l'autre. Nous espérons avoir pu montrer que l'analyse et la description de chacun de ces sous-groupes permettent de saisir et de rendre compte de la structure individuelle de chaque sujet, sans qu'on coure le risque de forcer toute la multiplicité des caractères individuels dans une seule formule d'une part et de se perdre dans la description subtile et différenciée jusqu'à l'infini de l'autre.

Notre principal souci, au cours de cette thèse, fut de comprendre et d'exprimer le particulier dans le général; de saisir le concret dans toute son individualité, tout en suivant le principe de systématisation et de généralisation, inhérent à toute recherche scientifique expérimentale.

Le fait que les auteurs, dont nous connaissons les travaux ont l'air de méconnaître ce point de vue, ca-

(1) Voir plus bas, page 86.

pital pour nous, rend la comparaison de nos résultats avec les leurs fort embarrassante.

Une autre considération s'impose encore : si on envisage l'ensemble du matériel qu'on possède, il paraît impossible de déduire des valeurs soit moyennes, soit médianes pour tous les facteurs du test. Ce sont notamment les éléments d'Erlebnistypus qui se soustraient à une pareille opération pour la simple raison que ce ne sont pas tous les psychogrammes des sujets du groupe total qui comportent tout ou partie des facteurs en question.

Les tableaux représentant notre matériel rendent compte de la dispersion des facteurs, et, en particulier, de ceux de l'Erlebnistypus, chez nos sujets. Ils montrent avec évidence que ladite dispersion est irrégulière, surtout en ce qui concerne les interprétations kinesthésiques et chromatiques. Nous voyons donc que les moyennes respectives de ces dernières ne peuvent pas être considérées comme représentatives pour la totalité du groupe.

Par contre, pour un grand nombre de facteurs, l'élaboration des valeurs typiques s'impose, notamment pour ceux qui sont des éléments constants, apparaissant régulièrement sinon dans tous, du moins dans la majorité des psychogrammes. Les tableaux montrent que ce sont : G, D, F%, A%, B%. Temps de réaction, dans une certaine mesure aussi Dd.

Nous sommes à même de fixer leurs normes, que nous serons en droit de considérer comme typique pour la totalité du groupe étudié. Quant aux autres facteurs (K, FC, CF, C, Dbl, Do, O %) nous ne pourons pas faire mieux que d'indiquer les limites dans lesquelles ils

varient, en constatant qu'une des extrémités de la série, disposée en ordre croissant, sera constamment représentée par le zéro, dont la fréquence sera plus ou moins haute, souvent la plus haute, suivant les facteurs en question.

Quelle attitude faut-il prendre à l'égard de ce fait? Faut-il admettre que tous les cas extérieurs à la zone d'une certaine fréquence sont atypiques pour le groupe, c'est-à-dire anormaux?

En se basant sur tout ce qui précède, le lecteur s'attend à un « non ». Il a raison. On tiendrait, semble-t-il, davantage compte de la réalité psychique, telle qu'elle est vécue et non seulement construite par les moyens du laboratoire, en disant qu'il se s'agit point d'une opposition entre des tendances normales et anormales, mais tout simplement différentes, plus ou moins marquées dans un groupe ou dans l'autre.

Signalons encore une dernière objection, dont il faut tenir compte lors de la comparaison de nos résultats avec ceux d'autres auteurs; les sujets de ces derniers et les nôtres sont de nationalités, voire de races différentes. Les sujets de Loosli-Usteri, de A. Löpfe (1) et de Behn-Eschenburg sont des enfants suisses, d'origine allemande, ou romane, tandis que les nôtres sont en partie des enfants parisiens et en partie des élèves des écoles juives de Riga. Ce fait rend impossible de tirer une conclusion définitive quant aux divergences qu'on constate entre ces différents groupes d'enfants. Tout en les constatant nous ne sommes pas à même de

(1) A. Löpfe, «Ueber Rorschachsche Formdeutversuche mit 10-13 jährigen Knaben»; in Zeitschrift f. angewandte Psychol. vol. 26, année 1926.

mette au point les causes qui les ont déterminées : est-ce un facteur d'âge ou bien un facteur de nationalité qu'il faut considérer comme décisif, nous l'ignorons.

En tenant compte de toutes les réserves formulées ci-dessus, nous tenterons quand même un effort de comparaison entre nos résultats et ceux obtenus en Suisse.

Examinons d'abord les résultats obtenus sur des enfants plus jeunes du point de vue typologique.

Dans le travail de Loosli-Usteri se trouvent des indications concernant la répartition de différents types de caractère, partant de différentes formes de l'Erlebnistypus chez les 63 écoliers genevois, de même que chez 120 enfants zurichois (1).

Le tableau de fréquence des différents types de caractère exprimé en %, d'après la dilation de l'Erlebnistypus est le suivant :

FRÉQUENCE DES DIFFÉRENTS TYPES
DE CARACTÈRE EN % (2)

Tableau 1

	Zurich	Genève
Introversifs	19,2	24
Ambivertis	4	0
Coartés	19,2	11
Extratensifs	57,5	65

(1) Ces derniers furent l'objet de l'étude de A. Löpfe, citée ci-dessus. Ce fait nous dispense d'analyse particulière de l'étude de cet auteur.

(2) M. Loosli-Usteri, loc. cit., p. 88.

Nous avons constitué un tableau de même genre, qui montre la fréquence suivante de différents types de caractère chez nos sujets :

FRÉQUENCE DES DIFFÉRENTS TYPES DE CARACTÈRE
EN % CHEZ NOS SUJETS

Tableau II

	Paris	Riga
Introversifs	27,1	25,9
Ambivertis-coartatifs ..	32,1	22,2
Coartés	27,6	16,6
Extratensifs	13,1	35,1

Les deux tableaux diffèrent sensiblement l'un de l'autre. En outre, la répartition des types de caractère est différente chez nos sujets parisiens et rigaens; cette dernière différence est plus marquée que celle entre les petits zurichois et les petits genevois, les schémas de ces deux derniers groupes étant identiques dans leurs grandes lignes.

La comparaison entre les deux tableaux, liée à celle entre les deux groupes de chaque tableau amène aux conclusions suivantes :

Dans le groupe total d'enfants de 12 à 15 ans par rapport à celui de 10 à 13 ans.

1. — Sont plus nombreux ceux qui présentent une tendance vers l'introversion.

2. — Le nombre d'enfants extratensifs est sensiblement réduit : le pourcentage des parisiens extratensifs constitue 1/5 du pourcentage respectif des suisses,

la différence entre les rigaens et les suisses est de 30 et 20% environ.

3. — Le type de caractère ambiverti-coartatif est fort peu représenté dans les groupes suisses; dans ceux de Paris, et de Riga il atteint par contre, la proportion de 32,1% et de 22%. Faut-il en conclure que c'est le facteur « âge » qui y joue le rôle décisif?

4. — La coartation du type de caractère ne paraît pas être en corrélation exclusive avec l'âge. C'est encore dans le groupe d'enfants parisiens que le type coarté est le plus fréquent, tandis que les groupes d'enfants rigaens et suisses se trouvent sous ce rapport sur le même niveau.

En résumé : nous sommes amenés à constater un déplacement considérable, s'étant produit dans la répartition de différents types de caractère chez nos sujets par rapport aux enfants plus jeunes de Loosli-Usteri.

La tendance générale va dans le sens d'un faible renforcement des éléments introversifs et de la réduction, beaucoup plus sensible, des éléments extratensifs, et encore davantage, vers l'accroissement des groupes coarté et surtout coartatif.

On serait tenté d'expliquer cette évolution, comme due au développement de la personnalité. Le fait que l'évolution de l'Erlebnistypus, constatée par Behn-Eschenburg à l'âge de 12 à 15 ans (voir plus bas) paraît s'effectuer dans le même sens, confirmerait cette hypothèse.

Cependant, tout en soulignant ces tendances générales, il faut admettre que le fait qu'elle atteignent un

développement de degrés aussi variables, que ceux de nos sujets parisiens et rigaens montre que le facteur « âge » n'est pas exclusif, voir même prépondérant. C'est ainsi que, pour pouvoir se prononcer définitivement sur cette question, il aurait fallu posséder un matériel plus important, comportant des sujets de différents âges, homogènes au point de vue race, milieu, formes d'éducation.

Nous nous adresserons à présent à la comparaison de nos résultats avec ceux obtenus sur les sujets de même âge par Behn-Eschenburg, le seul qui ait étudié systématiquement la question.

Cet auteur a pu déceler chez ses sujets les mêmes types de caractère, que ceux auxquels nous a amenés l'analyse de nos propres résultats. Il s'est borné cependant à décrire l'aspect psychique des types moyens de chaque âge, en négligeant la variabilité qu'il a constatée (voir Behn-Eschenbourg) au sein de chaque groupe. Ce fait nous prive de la possibilité de vérifier, si les différents types de caractère, mentionnés par l'auteur, possèdent encore d'autres traits communs en dehors de l'Erlebnistypus.

Quant à la répartition des différents types de caractère chez les sujets suisses, elle varie plus ou moins sensiblement en fonction de l'âge et du sexe.

L'étude de l'évolution de l'Erlebnistypus, au cours de trois âges indiqués chez les fillettes et les garçons, aboutit à la constitution du tableau que voici :

FRÉQUENCE DES DIFFÉRENTS TYPES
DE CARACTÈRE EN %

Tableau III

	13 ans		14 ans		15 ans	
	Garç.	Filles	Garç.	Filles	Garç.	Filles
Intro.	31%	33%	28%	33%	8%	21%
Coartat. ...	14%	22%	29%	8,7%	29%	43%
Coartés ...	11%	11%	20%	4,4%	37%	7%
Extratens. .	43%	33%	24%	52%	25%	28%

Nous avons déjà signalé avec regret, que le nombre restreint de nos sujets ne nous permet pas de procéder de même. Notons pourtant, sous toute réserve, que notre matériel ne paraît pas être marqué par une prédilection déterminée d'un certain âge pour un certain type de caractère. Toutefois, il faut faire remarquer que le groupe de nos sujets extratensifs, qui est d'ailleurs le moins nombreux chez les enfants parisiens, ne comporte pas de sujets, ayant dépassé l'âge de 14,1. Quant aux autres groupes de caractère aucune conclusion relative à cette question ne peut en être tirée.

On s'aperçoit d'autre part que le schéma de répartition des différents types de caractère chez nos sujets français se rapproche considérablement de celui des garçons suisses de 14 ans, tandis que celui des enfants de Riga répète, dans ses grandes lignes, le tableau de répartition constaté chez les garçons suisses de 13 ans.

Nous nous bornons à attirer l'attention sur ce fait, sans le discuter davantage, tout en faisant remarquer que ce sont les enfants de 13 et 14 ans qui sont plus fortement représentés que les autres dans notre matériel total.

B. — *Barème des résultats des enfants parisiens.*

Tout en tenant compte de la réserve formulée au début de ce chapitre envisageons, en vue de l'élaboration d'un barème provisoire, les résultats obtenus sur les enfants parisiens.

Les tableaux I et II comportent la totalité des psychogrammes individuels réduits à leurs formules conventionnelles.

En jetant un coup d'œil sur ces derniers, on s'aperçoit de l'extrême variabilité des résultats relevés d'une part, et de la variation quantitative de chaque facteur isolément considéré.

Nous ne reprendrons plus la question relative à la variabilité des résultats globaux individuels, car nous avons déjà suffisamment insisté là-dessus.

Nous nous proposons, par contre, d'envisager chaque facteur du test des trois points de vue que voici :

1. Sa valeur moyenne au sein du groupe étudié.
2. Dispersion, ou plus précisément limites, de sa variation quantitative.

3. Sa fréquence au sein du groupe.

Rappelons toutefois que la moyenne de certains facteurs nous paraît présenter relativement peu d'intérêt pour la psychologie du groupe total, ne pouvant pas être considérée comme caractéristique de ce dernier.

Commençons par le facteur « âge » en suivant l'ordre adopté lors de l'élaboration des tableaux.

Age. — L'âge de nos sujets varie entre 12,1 et 15,11. L'âge moyen est de 13,8. Ce chiffre correspond à celui de la plus haute fréquence. La dispersion est la suivante :

10 enfants de 12 ans 15 enfants de 14 ans

24 enfants de 13 ans 19 enfants de 15 ans

Nous regrettons que, les nombres respectifs des sujets étant insuffisants, il nous soit impossible de poursuivre la variation probable des facteurs par rapport à l'âge.

Nombre de réponses. — Le nombre de réponses varie entre 9 et 70. Si l'on fait abstraction des valeurs extrêmes se présentant une seule fois dans notre matériel, les limites indiquées se modifieront pour devenir de 9 à 47. Les moyennes respectives sont alors 22,3 et 21,5, selon que l'on adopte l'une ou l'autre méthode.

Refus. — Vingt fois, sur le nombre total de 590 présentations des planches (10 fois 59) du test, l'interprétation fut refusée. Ces vingt refus se répartissent sur 15 sujets, dont 11 ont refusé l'interprétation d'une planche, 3 de deux planches, et 1 de trois planches. Par rapport aux planches, on trouve la répartition suivante des refus :

Pl. II — 4 fois	Pl. VII — 1 fois
Pl. V — 3 fois	Pl. IX — 4 fois
Pl. VI — 7 fois	Pl. X — 1 fois

Rappelons que les planches II, IX et X comportent des couleurs et que la planche VI est habituellement, aussi par les adultes, considérée comme la plus difficile. Quant au refus d'interprétation, provoqué par la planche V, nous n'en voyons pas la raison.

Nombre des réponses globales (G). — Le nombre des G varie dans les limites de 0 à 7 ou bien, d'après le procédé indiqué antérieurement, de 0 à 6. La moyenne est représentée respectivement par 2,9 et 2,8. Signalons que dans ce nombre ne rentrent que des G positives (+). La fréquence de ce facteur est la suivante :

0 — 6 fois	3 — 14 fois
1 — 8 fois	4 — 8 fois
2 — 12 fois	5 — 6 fois
7 — 1 fois	6 — 5 fois

Les G négatives (F—), beaucoup moins nombreuses, se rencontrent chez 12 de nos sujets dans les limites de 1 à 4. Si l'on en voulait calculer la moyenne, quoique peu représentative pour le groupe, on obtiendrait le nombre de 0,3.

Réponses de détail (D). — Les D sont les plus nombreuses parmi toutes les interprétations données par nos sujets. Elle ne font défaut chez aucun. Leur variation s'étend de 6 à 35, et avec la correction antérieure, de 7 à 23. Les moyennes sont respectivement de 13,1 et 12,8. La zone de la plus haute fréquence se trouve entre 8 et 18.

Réponses de détails insignifiants (Dd). — Le nombre des Dd variant entre 0 et 24 (après correction de 0 à 11), leur moyenne sera 3,9 et, dans le second cas 3,6.

Le tableau de fréquence est le suivant :

0 Dd — 10 fois	de 5 à 7 Dd — 10 fois
de 1 à 4 Dd — 32 fois	de 8 à 11 Dd — 7 fois

Réponses de détails oligophrènes (Do). — Les Do se présentent chez 14 de nos sujets.

Tableau de fréquence :

0 Do — 46 fois	3 Do — 3 fois
1 Do — 8 fois	4 Do — 1 fois
2 Do — 1 fois	5 Do — 1 fois

(La moyenne serait égale à 0,5).

Réponses de détails blancs (Dbl). — 32 parmi nos sujets ont interprété les détails blancs, dont le nombre varie de 1 à 24.

Tableau de fréquence :

0 Dbl — 28 fois	3 à 5 Dbl — 6 fois
1—2 Dbl — 6 fois	6 à 9 Dbl — 3 fois

La moyenne, abstraction faite du cas unique de 24 Dbl, serait égale à 1,4.

Réponses de forme (F.). — Les F se retrouvent chez tous nos sujets sans exceptions. Leur nombre oscille entre 5 et 64 (abstraction faite des valeurs extrêmes, entre 7 et 44). Les moyennes respectives sont 19,3 et 18,8. La zone de plus haute fréquence se trouve entre 15 et 23 (54% de nos cas).

Pourcentage de bonnes formes. — Le $F + \%$ varie dans des limites extrêmement larges, à savoir de 20 à 100, plus précisément (abstraction faite des valeurs extrêmes) de 54 à 100. La moyenne est égale à 78,9% (après correction 80%). La zone de plus grande fréquence se trouve entre 75 et 90.

Pourcentage de stéréotypie (Stér.%). — Le Stér.% variant entre 28 et 95, sa moyenne est représentée par 60,2%. La zone de plus grande fréquence se trouve entre 46 et 65%.

Pourcentage des réponses banales (B%). — Le B% variant entre 50 et 9, sa moyenne est représentée par 23,45. La zone de plus grande fréquence se trouve entre 15 et 30.

Pourcentage des réponses originales (Or%). — 27 sujets ont donné des réponses originales. Le Or%, variant ainsi entre 0 et 23, sa moyenne est représentée par 6,3%.

Interprétation kinesthésiques (K). — 33 sujets (sur un nombre total de 59) ont donné des K. Le nombre des ces dernières varie entre 1 et 7.

Tableau de fréquence :

0 K	26 sujets	3 K	3 sujets
1 K	11 sujets	4 K	3 sujets
2 K	14 sujets	7 K	2 sujets

(La moyenne du groupe total = 1,2).

Interprétations de couleur (FC, CF, C). — Les interprétations-couleur ont pu être décelées chez 42 de nos sujets.

La fréquence relative des trois types des interprétations-couleur est la suivante :

FC+CF+C	2 sujets	FC seules	14 sujets
FC+CF	14 sujets	CF seules	9 sujets
FC+C	1 sujet	C seule	0 sujet
CF+C	0 sujet		

Si l'on envisage chacun de ces trois facteurs individuellement, on arrive au résultat que voici :

FC se retrouve chez 30 de nos sujets. Sur ces 30, 25 n'ont qu'une seule *FC*, les 5 autres en ont deux.

(La moyenne du groupe = 0,6).

CF. 27 sujets ont donné des *CF*, dont le nombre varie de 1 à 5.

Tableau de fréquence des *CF* :

0 CF	32 sujets	4 CF	1 sujet
1 CF	18 sujets	5 CF	1 sujet
2 CF	7 sujets		

(La moyenne du groupe = 0,7).

C. Deux sujets seulement ont donné des *C*, à savoir une chacun.

Les interprétations noires-blanches F(C) (schwarz-weiss) ont été décelées chez 13 de nos sujets.

Tableau de fréquence :

0 F(C) 46 sujets 2 F(C) 2 sujets

1 F(C) 10 sujets 3 F(C) 1 sujet

(La moyenne serait égale à 0,3).

Temps de réaction (T.d.R.). — Le temps de réaction pour la série globale varie entre 13 et 38. La moyenne est égale à 23,6.

Ce tableau résume les résultats exposées :

Tableau IV

<i>Facteur</i>	<i>Dispersion</i>	<i>Moyenne</i>	<i>Fréquence</i>
Age	12,1 — 15,11	13,8	(tous)
Réponses .	9 — 47	21,5	(tous)
Refus	0 — 3	—	15 sujets
G+	0 — 6	2,8	53 sujets
G—	1 — 4	0,3	12 sujets
D	7 — 23	13,1	(tous)
Dd	0 — 11	3,6	49 sujets
Do	0 — 5	0,5	14 sujets
Dbl	0 — 9	2,6	32 sujets
F	7 — 44	18,8	(tous)
K	0 — 7	1,2	33 sujets
FC	0 — 2	0,6	30 sujets
CF	0 — 5	0,7	27 sujets
C	0 — 1	—	2 sujets
F(C)	0 — 3	0,3	13 sujets
F%	54 — 100	80	(tous)
Stér.% ...	28 — 95	60,2	(tous)
B%	9 — 50	23,4	57 sujets
O%	0 — 23	6,3	32 sujets
T.d.R.	13 — 38	23,6	(tous)

Nous croyons important d'attirer l'attention sur la

quatrième colonne du tableau ci-dessus, celle de la fréquence, car elle prête appui, en les illustrant, aux considérations antérieures au sujet de l'intérêt relatif de certaines moyennes. Afin d'éviter une répétition, n'insistons pas davantage sur cette question. Bornons nous à faire remarquer que parmi les facteurs en question sont ceux de l'Erlebnistypus, dont l'importance pour le psychodiagnostic est capitale.

Nous avons déduit ces dernières moyennes, tout en niant leur valeur en tant que représentatives du groupe, dans le but de comparer nos résultats avec ceux d'autres auteurs qui se sont occupés de la question. C'est ainsi que leur principe de répartition en différents types de caractère nous était imposé pour ainsi dire. Il est le suivant : tous les sujets, dont les éléments introversifs et extratensifs ne dépassent pas les valeurs moyennes, sont considérés comme coartatifs ; ceux qui dépassent la moyenne du côté de l'introversion, sont introversifs, de même ceux qui la dépassent dans le sens de l'extratension sont extratensifs. Dans notre cas l'Erlebnistypus moyen serait 1,2 : 1,3. Il se trouve à la base de la répartition des différents types de caractère chez nos sujets, telle qu'elle est indiquée dans les tableaux. Rappelons que notre conception du type coartatif (tel que nous l'avons décrit dans le chapitre précédent) diffère de celle mentionnée ci-dessus.

Le tableau établi à la page précédente peut fournir des points de repère importants lors de l'élaboration de futurs résultats, obtenus sur les enfants français. Toutefois, ces données devront être contrôlées sur un matériel plus étendu.

CONCLUSIONS

Il nous paraît intéressant de conclure cette thèse par un effort de confrontation des résultats de nos recherches expérimentales avec ceux auxquels est arrivée l'étude moderne, relative à la psychologie de la puberté. Cet effort de comparaison doit être nécessairement borné à quelques remarques d'un caractère général.

Dans la littérature psychologique consacrée à notre sujet, on trouve un certain nombre de théories faites pour expliquer le phénomène de la puberté psychique. Par contre, le nombre de ces dernières, dont les conclusions seraient basées sur une étude méthodique et systématiquement objective du phénomène, est beaucoup plus restreint.

Nous ne pouvons pas nous engager ici dans l'étude détaillée et complète des dites théories, de même que dans l'analyse des méthodes sur lesquelles elles sont basées.

Limitons-nous à dire que parmi les méthodes objectives employées sont à citer, comme les plus fondées et les plus largement appliquées, la méthode basée sur l'étude du journal intime et des productions littéraires des adolescents d'une part et la méthode psychanalytique proprement dite de l'autre.

A la première de ces deux méthodes se rattachent, en premier lieu, les noms de Charlotte Bühler, William

Stern, Edouard Spranger, et Siegfried Bernfeld, tandis qu'à la seconde se rattachent ceux de Siegmund Freud, E. Jones, de même que de Siegfried Bernfeld.

Il est bien entendu que la première méthode fut comprise et aussi appliquée par chacun des auteurs cités en fonction de leurs conceptions psychologiques générales et que, par conséquent, leurs résultats n'en différaient pas moins l'un de l'autre.

La position du problème de cette étude nous dispense de prendre position à l'égard de toutes ces théories existantes.

Notre but réside, comme nous l'avons déjà souligné à plusieurs reprises, dans la description des types psychologiques, que l'expérience a pu dépister dans l'ensemble de notre matériel et non point dans la construction d'une théorie psychologique de la puberté. Notre but, étant celui de la description phénoménologique, nous ne pouvons confronter nos conclusions avec d'autres, qu'en nous plaçant à ce point de vue strictement limité.

Et c'est justement le point de vue sur lequel on ne trouve rien de précis, rien de systématiquement exposé dans les études sur la puberté dont nous avons pu prendre connaissance.

Tous les auteurs, sauf Siegfried Bernfeld, parlent de la puberté en général en faisant abstraction, ou en négligeant, les formes individuelles multiples que peut affecter ce processus.

En lisant leurs ouvrages, on acquiert l'impression qu'il s'agit d'un phénomène particulier, ayant ses caractères et manifestations propres, semblables pour tous les individus lors d'une certaine phase du déve-

loppement individuel, qui est celle du passage de l'enfance à l'âge adulte, indépendamment de leur structure personnelle.

Par contre, en nous basant sur les résultats de nos recherches, nous sommes obligés de conclure qu'on n'est pas en droit de parler de la psychologie du pubère en général, comme on n'est pas en droit de parler de la structure psychologique qui serait commune à toute l'humanité d'une certaine époque. De même que la psychologie générale a posé depuis fort longtemps le problème des types psychologiques, la psychologie de l'enfant se voit obligée de poser celui des formes multiples, individuellement déterminées, du processus de la maturation psychique.

Ceci ne doit pas être interprété comme une méconnaissance des traits spécifiques, communs à toutes les formes de la puberté, et qu'on doit considérer, par conséquent, comme typiques pour cette phase du développement humain.

Nous avons pu signaler dans nos conclusions au second chapitre que, vue à travers notre test, la puberté psychique paraît être caractérisée par une profonde désadaptation affective à l'égard du milieu environnant, de même que par le déséquilibre affectif, manifestation des conflits profonds avec l'entourage et avec soi-même qui marquent cette phase du développement psychique.

Avec ceci nous ne faisons que répéter ce qui était déjà remarqué, observé et décrit par toute la psychologie de l'enfance depuis Rousseau ; avec la seule différence que nous parlons uniquement des formes, et cette dernière, par contre, des contenus de ce processus psychique : celui de l'affranchissement progressif

du pubère vis-à-vis de la famille, qui a pour but la possibilité de l'intégration de sa propre personne dans le cadre de la société, autre que la famille.

Mais à la lumière de nos recherches nous nous voyons obligés de rectifier, voire de compléter cette définition du processus psychique de la puberté. Nous insistons une fois de plus sur le fait que parler d'un conflit et d'une désadaptation sans définir leurs formes précises, individuellement variables, veut dire rester dans l'abstrait et dans le vague ; vouloir embrasser tout sans rien préciser.

C'est ainsi, comme nous l'avons déjà fait remarquer, qu'il nous paraît erroné de prétendre que la richesse de la productivité intellectuelle, surtout poétique puisse être considérée comme une des manifestations constantes, inhérentes à ce processus. (1) En nous basant sur les résultats de nos recherches, nous avons dit qu'il n'y a qu'un groupe, parmi nos sujets, qui paraît réaliser les conditions intérieures qui permettent et postulent cette abondance de la productivité littéraire, quelle que soit sa forme. Il s'agit bien entendu du groupe des introversifs qui représente, semble-t-il, une forme assez fréquente, il est vrai, mais non la seule possible de la puberté psychique (2).

En comparant nos résultats avec ceux obtenus sur des enfants plus jeunes, nous constatons une certaine accentuation de la tendance vers l'introversion. Mais

(1) Voir à ce propos les ouvrages de Spranger, Ch. Bühler et Schmeinig.

(2) Comparer avec les études de S. Bernfeld : « Ueber eine häufige Form der männlichen Pubertät, dans *«Imago»*, 1923 et «Die heutige Psychologie der Pubertät, dans *«Imago»*, 1927.

celle-ci n'atteint pas des proportions telles qu'on puisse voir dans l'introversion un caractère général du pubère.

D'autre part, nous pouvons souligner avec Karl Schmeinig (1) la tendance très forte du pubère vers l'extratension, qui inhibée et réfrénée dans la plupart des cas, et paraissant être détournée de son but, tourne fréquemment en une disposition à l'introversion. Nous ne pourrions pas souscrire à l'opinion de Schmeinig, suivant laquelle la tendance primaire de l'adolescent vers l'extratension, tourne constamment en celle vers l'introversion, car nous avons pu observer de nombreux sujets chez lesquels la constellation psychique est toute différente.

Signalons aussi l'explication que cet auteur fait valoir pour appuyer sa thèse. Selon Schmeinig la tendance vers l'extraversion a pour but la recherche de l'objet, qui se manifeste chez un individu physiologiquement mûr pour l'activité sexuelle adulte. Mais étant donné que, dans notre civilisation, le pubère, dans le sens physiologique de ce terme, reste encore privé de l'objet réel, cette tendance qui le pousse à rechercher l'objet, ou plus largement le groupement social, est nécessairement vouée à l'échec et tourne ainsi en tendance contraire.

On trouve la même explication biologique à la base de la théorie de Charlotte Bühler. Pour cet auteur la puberté psychique est caractérisée par la « psychische Ergänzungsbedürftigkeit » et « Sehnsucht » basées sur

(1) K. Schmeinig, «Wiederholungsfaktor im psychischen Aufbau des jugendlichen Lebens» Ztschr. für Pädagogische Psychologie» 1933 et «Mehrfache Pubertät» 1930.

le besoin d'un partenaire sexuel (« biologische Ergänzungsbedürftigkeit »).

Charlotte Bühler, sans toutefois faire valoir l'expression de l'introversion, parle, de même que Schmeinig d'une solitude plus ou moins absolue qui caractériserait l'état subjectif du pubère.

Il nous paraît plus opportun de parler de la solitude, subjectivement éprouvée, du type, que nous avons appelé « coarté » (et peut-être « coatif »), qui se sent vraiment seul dans son état de dépression plus ou moins profond.

Quant au type introversif, par exemple, dont parle aussi Schmeinig, il paraît tout de même retrouver un contact, quoique indirect avec le milieu. Ce sont ses productions littéraires qui jettent, (ou en tout cas, peuvent le faire), un pont entre lui et son entourage. L'introversif s'extériorise donc en créant, et ses œuvres perdant pour lui, plus ou moins, leur caractère subjectif, deviennent ainsi des objets presque réels. Nous ne ferons que mentionner les introversifs doués d'une bonne adaptation intellectuelle, pour lesquels l'affirmation de la solitude subjectivement sentie du pubère, paraît être encore plus contestable.

Citons, en dernier lieu, les auteurs qui mettent l'accent sur l'intériorisation de la personnalité au cours de la puberté (voir Stern et Spranger).

Pensent-ils aussi à la tendance croissante vers l'introversion ?

Lorsqu'on lit l'ouvrage de Stern « Anfaenge der Reifezeit » où il met l'accent sur le fait que c'est le « moi » intérieur intellectuel et affectif qui devient l'objet des réflexions dans la phase de la puberté, ou

encore davantage celui de Spranger, on incline vers une réponse positive à cette question.

Il est difficile de prendre position à l'égard de cette thèse, en se limitant strictement aux résultats de nos recherches. Essayons de formuler, cependant, sous toute réserve bien entendu, nos considérations.

En effet, la constellation psychique de la grande majorité de nos sujets est telle, qu'il paraît probable de supposer, en s'appuyant sur les études relatives à la puberté psychique, qu'on est en présence d'un processus d'intériorisation de la personnalité, celui du « Ichfindung » des auteurs allemands. Mais il nous paraît aussi juste de supposer que ce processus varie dans des limites très larges, quant à son intensité, son ampleur et, par conséquent, dans l'importance dont il est subjectivement doté.

A côté des sujets qui paraissent être fixés, pour ainsi dire, sur eux-mêmes, il y en a d'autres, dont nous ne pouvons pas affirmer la même chose.

Si nous prenons, par exemple, comme cas extrême, le groupe des sujets extratensifs-égocentriques, il paraît impossible d'affirmer que leurs personnalités gagnent en profondeur dans l'époque où nous les voyons.

Bien au contraire, on serait tenté de parler d'un aplatissement, si l'on peut oser cette expression, de la personnalité qui paraît être livrée à la merci de ses mouvements affectifs, dans lesquels elle se dépense toute entière.

Dans les limites de cette étude, nous ne sommes pas à même de poser la question relative à l'explication de tous les phénomènes signalés.

Sommes-nous en présence de différentes étapes,

parcourues par l'individu au cours du processus de la maturation psychique ?

Constatons-nous au contraire, les manifestations individuelles du dit processus, ayant leur base dans la forme et les conditions individuelles du développement intérieur ?

Quel rôle échoit, dans la détermination de la forme individuelle du processus de la maturation psychique, au facteur social, et dans un sens plus large, au facteur « civilisation » ?

Autant de questions que de problèmes dont l'étude déborde le cadre de cette thèse.

BIBLIOGRAPHIE

I. *Publications Relatives à la Méthode de Rorschach*
(Problèmes généraux et problèmes se rapportant à l'application du test de Rorschach aux enfants ; consulter la bibliographie complète dans l'article de M. R. Hertz « The Rorschach Ink-Blot Test ». « Historical Summary ». Psychol. Bulletin, Janvier 1935)

1. BINSWANGER, L. — « Bemerkungen zu Hermann Rorschach's Psychodiagnostik ». Internat. Zeitschr. f. Psychoanalyse, 1923.
2. BAILEY, P. — « Etudes des types psychologiques au moyen des tests ». Thèse présentée à la Faculté des Lettres de l'Univ. de Paris, 1933.
3. BECK, S. J. — « The Rorschach Test and Personality Diagnosis ». I. Feebleminded. Amer. Journ. Psych. 1930, 10.
4. BECK, S. J. — « The Rorschach Test as Applied to a Feeble-Minded Group ». Arch. of Psychol. N° 136, 1932.
5. BECK, S. J. — « The Rorschach Test in Problems Children », Amer. J. Orthopsych. 1931, I.
6. BEHN-ESCHENBURG, H. — « Psychische Schüleruntersuchungen mit dem Formdeutversuch », Diss. Zürich, 1921.
7. DUBITSCHER, F. — « Der Rorschachsche Formdeutversuch bei erwachsenen Psychopathen und

- schwachsinnigen Kindern », Zeitschr. f. d. ges. Neur.u.Psych., 1932.
8. FURRER. — « Der Auffassungsvorgang beim Rorsch. psychosichdiagn. Versuch », Zürich, 1930.
 9. JUARROS, C. et SORIANO, H. — « Les Enfants Anormaux ». Conf. intern. de Psychotechn. de Paris, 1927.
 10. JUARROS, C. et SORIANO, H. — « Comparative Results of Normal and Abnormal Children on the Rorsch. Test », Arch. Espan. Pediatr., 1929, 13.
 11. JUNG, G. — « Psychologische Typen », Zürich, Rascher.
 12. KERR, M. — « The Rorsch. Test Applied to Children », Brit. Psychol. Soc., Nov. 1933.
 13. KOHT, A. — « Etude d'un Test d'Imagination sur des Ecoliers Parisiens », Année Psych. 1930.
 14. GANZ, E. — « Le Test de Rorsch. appliqué à 43 garçons anormaux de 10 à 14 ans », Institut J.-J. Rousseau, 1931.
 15. LINAERS, A. — « Diagnosis of Abnormal and Superior Children », Rev. de Ped., 1931, 10.
 16. LINAERS, A. — « Experiments on Normal Spanish Children with the Rorsch. Test », Arch. Neurobiol. 1932, 12.
 17. LOOSLI-USTERI, M. — « Les Interprétations dans le Test de Rorsch. Interprét. kinesth. et Interprét. — couleur », Arch. de Psychol. 1932, 23.
 18. LOOSLI-USTERI, M. — « Le Test de Rorsch. appliqué à différents Groupes d'Enfants âgés de 10 à 13 ans », Arch. de Psychol., 1929-30.
 19. LOOSLI-USTERI, M. — « La Conscience du Hasard chez l'Enfant », Arch. de Psychol. 1931-1932.

20. LÖPFE, A. — « Ueber Rorsch. Formdeutversuche mit 10-13 jährigen Knaben », Zeitschr. f. angew. Psych., 1925.
21. MUELLER. — « Rorschachs Formdeutversuch, seine Schwierigkeiten und Ergebnisse », Zeitschr. f. d. ges. Neur.u.Psych., vol. 118.
22. MONNIER, M. — « Le Test Psychol. de Rorsch. », l'Encéphale, mars-avril 1934.
23. PFISTER, O. — « Ergebnisse des Rorsch. Formdeutversuches bei Oligophrenen », Allgem. Ztschr. f. Psych., 1925, 87.
24. RORSCHACH, H. — « Psychodiagnostik » Methodik und Ergebnisse eines Wahrnehmungsdiagnostischen Experiments. (Deutenlassen von Zufallsformen), Verl. E. Bircher, Bern-Leipzig 1921.
25. RORSCHACH, H. — « Zur Auswertung des Formdeutversuches für die Psychoanalyse », Ztschr. f. d. ges. Neur.u. Psych., vol. 92.
26. RÖMER, G. — « Ueber die Anwendung des Psychodiagn. Verfahrens nach Rorsch. auf Fragen der Berufsberatung », Kongress f. Exper., Psychol. Marburg, 1921, 7.
27. RÖMER, G. — « Psychographische Tiefenanalyse eines Grossindustriellen und seines Stabes », Prakt. Psychol., 1922-23, 4.
28. SCHNEIDER, E. — « Die Bedeutung des Rorsch. Formdeutversuches zur Ermittlung intellektuell gehemelter Schüler », Ztschr. f. angew. Psych. vol. 32.
29. VERNON, PH. — « The Rorsch. Ink-Blot Test », The Brit. Journ. of Medic. Psychol., 1933, 13, 89.

30. ZULLINGER, H. — « Der Rorsch. Testversuch im Dienste der Erziehungsberatung », Ztschr. f. Psychoanal. Pädagogik, 1932.

II. Publications Relatives à la Psychologie de la Puberté

(La liste des auteurs cités ci-dessous est limitée à ceux dont les noms ont été mentionnés dans cette thèse.)

31. BUEHLER, CH. — « Seelenleben der Jugendlichen ». Jena 1922.
32. BUEHLER, CH. — « Kindheit und Jugend », Verl. Hirzel. Leipzig, 1931.
33. BUEHLER, CH. — « Die Schwärmerei als Phase der Reifezeit », Ztschr. f. Psychol., 1926, vol. 100.
34. BERNFELD, S. — « Ueber eine häufige Form der männlichen Pubertät », Imago, 1923.
35. BERNFELD, S. — « Vom Gemeinschaftsleben der Jugend », Intern. Psychoanal. Verl., 1922, Leipzig-Wien.
36. BERNFELD, S. — « Die heutige Psychologie der Pubertät » zur Kritik ihrer Wissenschaftlichkeit, Imago, 1927.
37. BERNFELD, S. — « Trieb und Tradition im Jugendalter », Kulturpsychol. Studien an Tagenbüchern, 1931.
38. HUG-HELLMUTH. — « Das Tagebuch eines halbwüchsigen Mädchens », Internat. Psychoanal. Verl.
39. JONES, E. — « Einige Probleme des Jugendalters » Imago, 1923.
40. FREUD, S. — « Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie », Leipzig-Wien, Verl. Deuticke, 1926.

41. KUPKY, O. — « Jugendliche Psychologie », Leipzig 1927.
42. KUPKY, O. — « Tagebücher von Jugendlichen als Quellen zur Psychologie der Jugendzeit », Pädag. Psychol. Arbeiten aus dem Inst. d. Leipz. Lehrervereins, Leipz. 1924, vol. XIII.
43. LATKA, M. — « Inventar und Charakteristik des Tagebuches » Aus den Arbeiten d. Wiener Inst.
44. SPRANGER, E. — « Psychologie des Jugendalters », Leipzig, 1928.
45. STERN, W. — « Anfänge der Reifezeit », Verl. Quelle et Meyer, Leipzig.
46. STERN, W. — « Das Ich-Bewusstsein der Jugendlichen », Ztschr. f. Pädag. Psychol., 1922, vol. 23.
47. STERN, W. — « Zur Psychologie der reifenden Jugend », *ibid.*, 1927, vol. 28.
48. STERN, W. — « Das Ernstspiel der Jugendzeit », *ibid.*, 1924, vol. 25.
49. SCHMEINIG, K. — « Das einzige Kind und der Pubeszent », Ztschr. f. Pädag. Psychol., 1931.
50. SCHMEINIG, K. — « Wiederholungsfaktor im psychischen Aufbau des jugendlichen Lebens », *ibid.*, 1933.
51. SCHMEINIG, K. — « Die mehrfache Pubertät », 1930.
- III. *Publications Relatives au Problème de la Perception*
52. CASSIRER, H. — « Le Langage et la Construction du monde des objets », Journ. de Psych., 1933.
53. GUILLAUME, P. — « Théorie de la Forme », Journ. de Psychol., 1925.
54. KOFFKA, K. — « Die Grundlagen der psychischen Entwicklung », Verl. A. W. Zickfeldt, Osterwieck a. Harz 1921.

55. MATTHAEI, R. — « Das Gestaltproblem », München, 1929.
56. MEILI, R. — « Les Perceptions des Enfants », Arch. de Psychol., 1931-32.
57. JAENSCH, W. — « Ueber psychophysische Konstitutionstypen », VII. Congr. f. exper. Psych., 1921.
58. PIÉRON, H. — « Les Problèmes de la Perception et la Psychologie », Année Psychol., 1926.
59. PIÉRON, H. — « Psychologie Expérimentale », Arm. Colin, Paris, 1930.
60. PIÉRON, H. — « Le Problème de l'Intelligence », Scientia, Décembre 1927.
61. STERN, W. — « Allgemeine Psychologie auf personalistischer Grundlage », Verl. Martini Nijhoff, Haag 1935.

Vu et permis d'imprimer.
Le Recteur
de l'Académie de Paris
S. CHARLÉTY.

Vu le 30 avril 1935.
Le Doyen
de la Faculté de Lettres
de l'Université de Paris
H. DELACROIX

30.	Garçon	13.5	21	—	2	13	5	1	—	20	1	—	—	—	95	61	30	5+	G-D-Dd-(Dd)	1:0	20 ²
31.	»	12.5	21	—	1	17	3	—	—	18	—	2	—	—	83	47	19	—	(G)-D-Dd	0:1	22 ²
32.	»	12.6	9	T.V,VI,IX	2+,1-	4	1	—	1	8	—	—	1	—	62	33	33	22-	G-D-(Dd-Dd)	0:1	27 ²
33.	»	14.7	19	—	1-	17	—	—	1	17	—	—	—	—	73	52	31	5+	(G)-D-Dd	0:1	16 ²
34.	»	13.6	12	T.VI	2+,1-	7	2	—	—	11	—	—	1	—	100	83	25	8+	G-D-Dd	0:1	18 ²
35.	Fille	13.5	31	—	5+	18	3	—	5	29	—	2	—	—	81	77	16	3-	G-D-DeI-Dbl	0:1	35 ²

36.	Garçon	12.6	31	—	—	15	10	3	2	30	—	—	—	1	93	58	19	6+	D-Dd-Do	0:0	26 ²
37.	»	13.6	28	—	1+	23	4	—	—	28	—	—	—	—	92	78	10	—	(G)-D-Dd	0:0	23 ²
38.	»	13.11	18	—	—	8	6	3	—	18	—	—	—	—	72	95	22	—	D-Dd-Do	0:0	20 ²
39.	»	13.8	18	—	2+	15	1	—	—	18	—	—	—	—	100	83	44	—	G-D-(Dd)	0:0	19 ²
40.	Fille	13.5	27	—	2+	15	5	5	—	27	—	—	—	—	88	81	20	7±	G-D-Dd-Do	0:0	33 ²
41.	»	15.10	24	—	—	10	11	1	2	23	—	—	—	1	84	66	—	12±	D-Dd-(Do)-Dbl	0:0	29 ²
42.	Garçon	13.2	13	T.IX.	3+,2-	7	—	—	1	12	—	—	—	1	83	53	38	23±	G-D-Dbl	0:0	18 ²
43.	»	13.7	25	—	2+	10	9	4	—	25	—	—	—	—	90	48	20	8+	G-D-Dd-Do	0:0	23 ²
44.	Fille	12.6	15	T.V.	1+	8	3	3	—	15	—	—	—	—	73	66	13	6-	(G)-D-Dd-Do	0:0	20 ²
45.	»	13.4	15	T.II.	5+	8	1	—	1	12	—	—	—	3	56	41	26	—	G-D-(Dd)-Do	0:0	13 ²
46.	Garçon	14.5	21	T.VI,IX	—	11	9	—	1	21	—	—	—	—	90	80	19	9+	D-Dd-Dbl	0:0	21 ²
47.	»	13.5	17	—	1+,2-	11	2	—	1	16	—	1	—	—	84	58	20	5+	(G)-D-Dd-Dbl	0:0.5	20 ²
48.	»	14.2	12	T.VI	2	6	2	—	2	11	—	1	—	—	90	90	41	—	G-D-Dd-Dbl	0:0.5	23 ²
49.	Fille	13.0	19	—	5+	12	2	—	—	18	—	1	—	—	93	94	36	—	G-D-Dd	0:0.5	23 ²
50.	Garçon	14.1	14	—	2+	8	1	1	2	13	—	1	—	—	69	85	35	14-	G-D-(Dd-Dd)-Dbl	0:0.5	15 ²
51.	»	13.11	25	—	2+,1-	7	7	—	8	24	—	1	—	—	66	56	20	—	G-D-Dd-Dbl	0:0.5	20 ²

52.	Garçon	13.5	20	—	3+	12	2	1	3	17	1	—	2	—	82	52	40	—	G-D-Dd-Dbl	1:2	23 ²
53.	»	14.0	24	—	5+	18	—	—	1	20	1	1	2	—	90	54	28	—	G-D-(Dbl)	1:2.5	29 ²
54.	»	13.0	26	—	3+	15	6	1	1	23	—	1	1	—	75	42	15	15±	G-D-Dd-(Dd-Dbl)	0:1.5	20 ²
55.	Fille	14.0	24	—	1	16	7	—	—	21	—	1	2	—	89	92	20	—	(G)-D-Dd	0:2.5	28 ²
56.	Garçon	13.2	47	—	3	16	24	—	4	44	—	1	2	—	80	45	9	16±	G-D-Dd-Dbl	0:2.5	32 ²
57.	»	12.6	25	—	1	17	6	—	1	21	—	2	2	—	80	80	20	8±	(G)-D-Dd-(Dbl)	0:3	16 ²
58.	Fille	14.1	9	T.V.	—	7	—	—	—	5	—	—	4	—	20	88	An.Sex-	—	D-Dd	0:4	33 ²
59.	Garçon	13.4	35	—	4+,2-	23	4	—	2	25	1	2	5	—	81	50	20	2+	G-D-Dd-Dbl	0:6	20 ²

(*) Type de Caractère (T.d.C.) : Eriebnisiyypus.

TABLEAU I

Groupe d'Enfants Parisiens

No	Sexe	Age	Rép.	Réfus.	G	D	Dd	Do	Dbl	F	K	FC	CT	C	F(C)	Fo/o	Stereo/o	Bo/o	Or/o/o	Type de Perc.	T.d.C.* T.d.R.
1.	Garçon	13.2	20	—	6+ .4—	9	—	—	1	11	7	—	1	—	1	54	50 Hd	15	35±	G-D-Dbl	7:1 29'
2.	»	13.11	35	—	4+	21	7	—	4	26	7	1	1	—	—	91	37/48 H	11	5+	G-D-Dd-Dbl	7:1.5 31'
3.	Fille	12.6	27	—	2+	19	4	—	2	23	4	—	—	—	—	91	25/33 H	19	14+	G-D-Dd-Dbl	4:0 30'
4.	»	14.7	24	—	3+	13	8	—	—	20	4	—	—	—	—	90	54	33	—	G-D-Dd	4:0 24'
5.	»	14.11	28	—	4	11	11	—	2	23	4	1	—	—	—	87	57	21	10+	G-D-Dd-Dbl	4:0.5 22'
6.	Garçon	12.6	20	—	4+	16	—	—	—	16	3	—	—	—	—	85	55	40	—	G-D	3:0 26'
7.	»	13.5	70	—	6+	34	6	—	24	64	3	1	1	—	1	82	42	11	17±	G-D-Dd-Dbl	3:1.5 38'
8.	Fille	13.0	12	—	6+	6	—	—	—	7	3	1	1	—	—	77	60	40	—	G-D	3:2 15'
9.	»	4.0	17	—	3+	11	3	—	—	15	2	—	—	—	—	92	47/52 H	41	—	G-D-Dd	2:0 20'
10.	Garçon	15.0	10	T. II, X	2	6	2	—	—	8	2	—	—	—	—	87	50	50	—	G-D-Dd	2:0 17'
11.	»	15.3	21	—	3+	15	3	—	—	18	2	1	—	—	—	94	52	23	—	G-D-Dd	2:0.5 21'
12.	»	15.0	13	T. VI.	4+ .1—	7	—	—	1	10	2	1	—	—	—	80	84	23	—	G-D-(Dbl)	2:0.5 13'
13.	»	13.5	19	—	6+	12	—	1	—	16	2	1	—	—	—	74	68	31	—	G-D-(Ddo)	2:0.5 17'
14.	»	15.0	17	—	3+	13	1	—	—	14	2	—	1	—	—	85	52	47	6—	G-D-Dd	2:1 23'
15.	»	14.2	21	—	2+	16	1	—	2	17	2	—	1	—	1	85	28	23	—	G-D-(Dd)-Dbl	2:1 25'
16.	»	15.10	24	—	6+ .2—	12	1	—	1	17	2	1	1	—	—	80	45	25	12	G-D-(Dd-Dbl)	2:1.5 28'
17.	Garçon	14.4	25	—	4+ .1—	12	4	—	4	21	2	1	—	1	—	79	72	28	—	G-D-Dd-Dbl	2:2 20'
18.	»	12.4	33	—	3+	18	3	—	9	28	2	2	2	—	—	94	60	15	9±	G-D-Dd-Dbl	2:2 30'
19.	»	13.7	34	—	3+	22	4	—	5	30	2	—	2	—	—	91	47	23	20+	G-D-Dd-Dbl	2:2 28'
20.	Fille	15.9	28	—	7+ 1—	10	4	—	6	23	2	1	1	—	1	91	35	39	10—	G-D-Dd-Dbl	2:1.5 39'
21.	Garçon	15.11	25	—	5+	17	—	—	3	21	2	1	1	—	—	64	60/24 An	24	12	G-D-Dd-Dbl	2:1.5 22'
22.	»	12.11	23	—	3+	15	5	—	—	19	2	1	1	Ind	—	89	43	17	—	G-D-Dd	2:1.5 25'
23.	Garçon	15.9	18	T. VI.	4+	14	—	—	—	15	1	1	1	—	—	93	83	33	5+	G-D	1:1.5 21'
24.	»	12.1	26	—	3+	20	2	—	—	23	1	1	1	—	—	82	84	19	—	G-D-Dd	1:1.5 32'
25.	»	14.2	20	T. VII.	5+ .3—	9	3	—	—	17	1	—	—	1	—	89	33	33	—	G-D-Dd	1:1.5 27'
26.	Fille	14.9	16	T. II.	3	7	2	2	2	14	1	—	—	—	—	86	62	4	—	G-D-Dd-Dbl	1:1 24'
27.	»	14.9	18	T. II IX	3+	7	2	1	—	9	1	—	—	—	—	90	60	15	7—	G-D-Dd (Ddo)	1:1 10'

27.	Garçon	12.7	3	Pl. II, IV, VI, X	2+	1	—	—	3	—	—	—	—	—	100	100	66	—	G-D	0:0	10 ²
28.	Fille	12.7	3	Pl. II, IV, VI, X	2+	1	—	—	3	—	—	—	—	—	100	100	66	—	G-D	0:0	10 ²
29.	»	13.9	27	—	2+	16	8	1	—	27	—	—	—	—	85	33	18	7+	G-D-Dd-(D ^o)	0:0	36 ²
30.	Garçon	13.9	21	—	3+	12	5	1	—	21	—	—	—	—	95	90	42	—	G-D-Dd-D ^o	0:0	18 ²
31.	»	12.6	17	—	3+	7	4	3	—	17	—	—	—	—	82	47	17	5+	G-D-Dd-D ^o	0:0	13 ²
32.	»	13.6	17	—	7+	6	3	1	—	17	—	—	—	—	93	58	41	5	G-D-Dd-(D ^o)	0:0	28 ²
33.	Fille	13.2	8	Pl. IV, VII.	3—	3	—	—	—	8	—	—	—	—	12	Hd 100	—	25—	G-D	0:0	28 ²
34.	Garçon	13.4	20	—	3+ 1—	14	1	—	—	19	—	—	—	—	70	75	20	—	G-D-(Dd)	0:0, 5	18 ²
35.	»	14.6	14	Pl. II, VII.	4+	6	4	—	—	13	—	—	—	—	80	35/35 II	35	7	G-D-Dd	0:0, 5	38 ²
36.	Fille	13.0	14	—	4+ 1—	8	1	—	—	8	2	1	2	1	81	50	42	—	G-D-Dd	2:4	16 ²
37.	»	13.11	25	—	3+	17	4	—	—	1	21	1	—	2	85	44	24	20+	G-D-Dd-(D ^h)	1:2	19 ²
38.	Garçon	13.5	31	—	6+ 1—	12	10	—	—	1	27	1	1	2	77	68	26	6+	G-D-Dd-(D ^h)	1:2, 5	21 ²
39.	Fille	11.9	16	Pl. I.	2—	13	11	—	—	12	1	—	1	2	54	25/25/	25	25+	G-D-Dd	1:4	16 ²
40.	Garçon	12.9	27	—	3+	20	2	—	—	21	1	2	3	—	78	37	18	3+	G-D-Dd-D ^h	1:4	15 ²
41.	Fille	15.10	21	—	6+ 4—	12	—	—	—	12	1	2	5	—	66	38	23	9+	G-D	1:6	21 ²
42.	Garçon	14.6	15	Pl. VIII.	3+	9	3	—	—	13	—	—	2	—	50	28/56	7	—	G-D-Dd	0:2	9 ²
43.	Fille	13.9	16	—	3+	11	2	—	—	13	—	—	1	2	70	37/25	31	—	G-D-Dd	0:5	15 ²
44.	»	13.1	21	—	1+	11	7	2	—	18	—	—	1	1	83	47/23 Sex	11	4+	(G)-D-Dd	0:3	23 ²
45.	»	12.0	16	Pl. IX.	2+ 1—	11	—	—	—	2	10	—	—	—	70	56	6	12—	G-D-D ^h	0:3	20 ²
46.	»	13.6	35	—	3+	20	6	1	3	29	—	—	—	3	89	57	1	8+	G-D-Dd-D ^h	0:3	20 ²
47.	»	14.6	13	Pl. IX.	—	11	2	—	—	10	—	—	3	—	55	23/46	7	30	D-Dd	0:3	20 ²
48.	»	14.8	22	—	1+ 1—	12	6	2	1	18	—	—	4	—	55	13/31	8	8—	(G)-D-Dd-(D ^o -(D ^h))	0:4	20 ²
49.	Garçon	14.1	30	—	2+	18	3	—	—	26	—	—	4	—	88	43	16	20±	G-D-Dd-D ^h	0:4	15 ²
50.	»	13.10	22	—	2+	15	3	—	—	16	—	—	1	4	81	45	22	1—	G-D-Dd-D ^h	0:4, 5	22 ²
51.	Fille	12.6	18	Pl. I.	3—	14	1	—	—	13	—	—	5	—	0	An 94	—	27—	G-D-(Dd)	0:5	21 ²
52.	»	13.9	17	—	3—	11	3	—	—	11	—	—	6	—	0	An 94	—	52	G-D-Dd	0:6	20 ²
53.	»	13.9	24	—	2+	12	7	—	—	16	—	—	1	1	69	25/41	—	—	G-D-Dd-D ^h	0:6	22 ²
54.	»	12.2	17	Pl. I.	2+ .3—	12	—	—	—	9	—	—	7	—	55	11/11 Feu II	17—	—	G-D	0:7	12 ²

Groupe d'Enfants Rigens

No	Sexe	Age	Rép.	Réfus.	G	D	Dd	Do	Dbl	F	K	FC	CF	C	F(C)	Fo%	Stereo%	Bo%	Oro%	Type de Perc.	T.J.C.	T.d.R.
1.	Garçon	13.8	19	—	5+	7	2	—	5	15	4	—	—	—	—	90	52	36	11 ±	G-D-Dd·Dbl	4:0	13'
2.	»	15.4	23	Pl. VI.	4+ .1—	14	2	—	2	20	3	—	—	—	—	90	60	17	—	G-D-Db·Dbl	3:0	30'
3.	»	13.5	15	—	5+ .1—	7	1	1	—	12	3	—	—	—	—	91	53	47	—	G-D-(Dd·Do)	3:0	8'
4.	»	13.0	14	Pl. IX.	5+	9	—	—	—	11	3	Ind	—	—	—	90	71	50	—	G-D	3:0	15'
5.	»	12.8	26	—	5+	17	4	—	—	23	3	—	—	—	—	82	50	34	4+	G-D-Dd	3:0	16'
6.	»	13.9	15	—	6+	7	4	—	—	13	2	—	—	—	—	88	66	33	—	G-D-Dd	2:0	18'
7.	Fille	12.6	17	—	3+	11	1	—	2	9	6	1	1	—	—	88	47	47	—	G-D-(Dd·Dbl	6:1.5	13'
8.	Garçon	14.0	49	—	7+	28	9	—	5	42	5	—	1	—	Ind	90	53	20	8 ±	G-D-(Dd)·Dbl	5:1	28'
9.	Fille	13.5	18	—	9+ .2—	7	—	—	—	13	4	Ind	1	—	—	84	33/44	An 25	17 ±	G-D-(Dd)	4:1	20'
10.	Garçon	13.6	28	—	13+ .1—	13	1	—	—	22	4	2	1	—	—	90	44	25	17+	G-D-(Dd)	4:2	20'
11.	Fille	16.0	23	—	4+	15	3	—	1	17	3	1	1	—	1	85	34	34	—	G-D-Dd(Dbl)	3:1.5	15'
12.	Garçon	14.6	25	—	7+	17	—	—	2	20	3	—	2	—	2	82	32	16	8+	G-D-Dbl	3:2	25'
13.	Fille	13.4	18	—	2+	11	4	1	—	15	2	1	—	—	—	93	72	22	5+	G-D-Dd-(Do)	2:0.5	21'
14.	»	12.9	17	—	3+	13	—	1	—	13	3	1	—	—	—	100	64	35	—	G-D-(Do)	3:0.5	27'

TABLE DES MATIERES

	PAGE
Avant-propos	1
Introduction	5
Chapitre I	15
1. Le Test	15
2. Procédé d'Application	19
3. Elaboration du Procès-Verbal	20
4. Test de Rorschach — Test de caractère	36
Chapitre II	48
1. Type Introversif	50
2. Type Coarté	62
3. Type Coartatif et Coartatif-Ambiverti	68
4. Type Extratensif-Egocentrique	71
Résumé	77
Chapitre III	80
A. Comparaison de nos résultats avec ceux obtenus en Suisse sur les enfants du même âge et sur les enfants plus jeunes	81
B. Barème des résultats des enfants parisiens	91
Conclusions	98
Bibliographie	106
Annexe :	
Tableau I	
Tableau II	

